

THÉÂTRE

Oser jouer la mort

Page E 4



CINÉMA

Robert Morin,
sans complaisance
Page E 7

LE DEVOIR



CULTURE



SOURCE RADIO-CANADA

TÉLÉVISION

La poupée qui lisait

Une émission spéciale fait revivre la petite fille derrière le personnage de Fanfreluche

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

« **I** l'était une fois une toute petite fille qui vivait en Russie dans une grande ville. » Ce sont les premiers mots de l'émission et l'enchantement est immédiat. Il faut dire qu'ils sont prononcés par la voix chantante et cristalline de Kim Yaroshevskaya, qui a enchanté toute une génération d'enfants dans les années 1960 avec *Fanfreluche*.

Depuis le tout début de septembre, Radio-Canada nous inonde d'émissions spéciales qui visent à célébrer son glorieux passé. La plupart sont bien faites, mais celle-ci est particulièrement touchante à cause de la personnalité chaleureuse de Mme Yaroshevskaya, qui s'y livre de façon inhabituelle.

Et il s'agit d'un plaidoyer exceptionnel pour la force du livre. « *Souvent les gens me disent qu'ils n'avaient pas de livre chez eux lorsqu'ils étaient jeunes*, raconte Kim Yaroshevskaya. *Et c'est avec Fanfreluche qu'ils ont appris à être fascinés par les livres.* »

Trente ans plus tard, lorsqu'on aborde la comédienne dans les lectures publiques qu'elle continue à offrir, elle se fait régulièrement demander par des adultes pourtant bien informés comment elle faisait, à l'époque, pour entrer dans son grand livre...

La force du livre, c'est la petite Kim qui, dans son Moscou natal, recevait de son père les plus beaux cadeaux qu'il croyait lui donner, c'est-à-dire des livres. C'est le *Don Quichotte* qu'elle avait reçu, ne sachant pas lire mais s'inventant son propre *Quichotte* en admirant les gravures. C'est la découverte du *Baron de Münchhausen*, un des premiers livres qu'elle a pu lire seule, stupéfaite de constater à quel point il était possible d'être si drôle, si fou, si imaginaire.

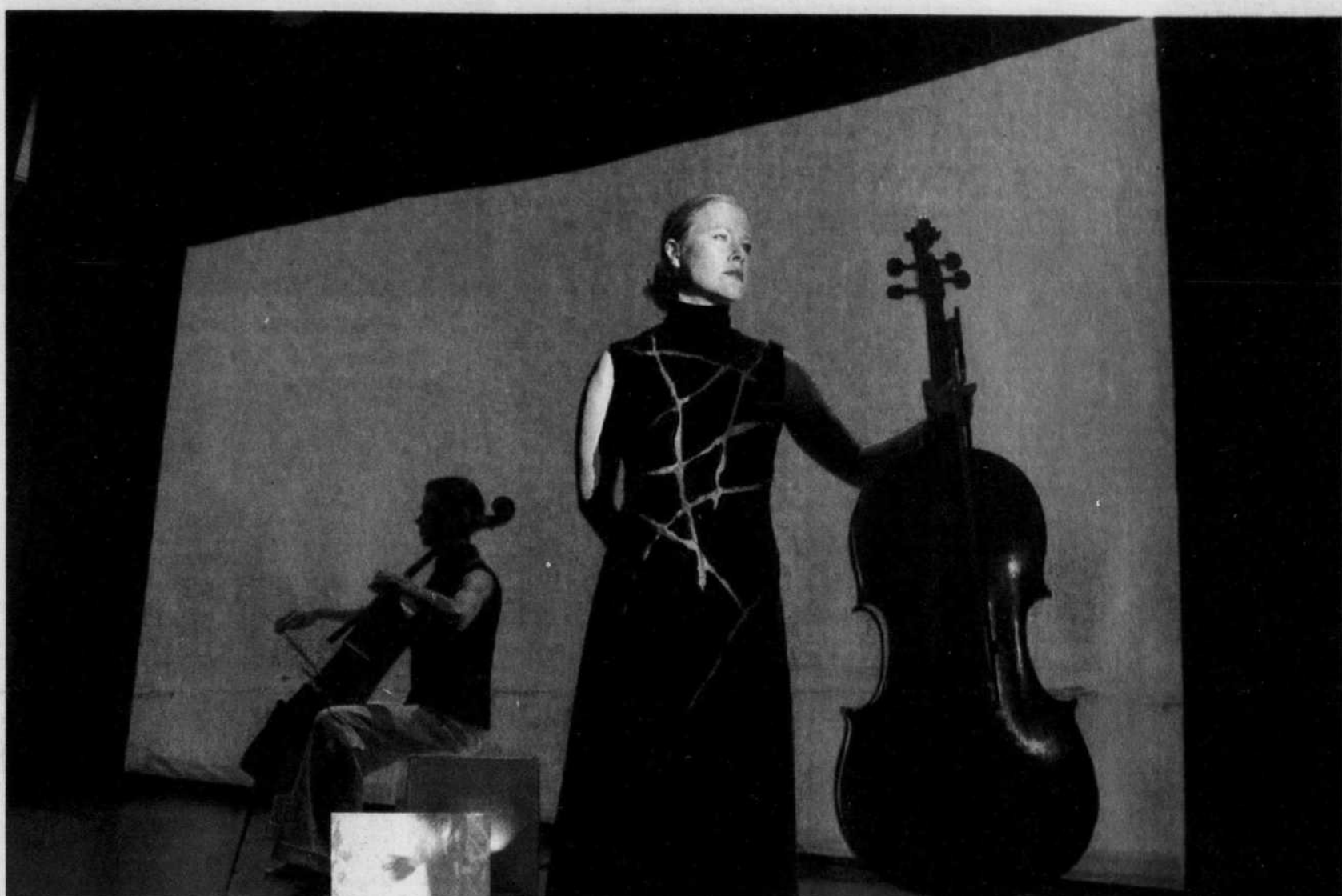
Et c'est pendant des années une émission marquante, entièrement centrée sur le livre, l'histoire d'une poupée qui lit des livres, qui en fait la lecture, qui entre dans le livre pour en rencontrer les personnages, qui en détourne l'histoire, qui en imagine d'autres...

Une personnalité de feu

Pour comprendre *Fanfreluche*, il faut aussi comprendre d'où elle vient. Le personnage ne faisait pas partie du folklore russe. Il a été inventé à Montréal dans une petite troupe pour enfants que les patrons de la télévision naissante ont vue un jour, avant d'inviter les comédiens à créer ces personnages en ondes. Ce qui donna lieu à une première série, *Fafouin*, puis à *La boîte à surprises*, les personnages de *La boîte* obtenant ensuite leurs propres émissions, comme une géante gazeuse peut éclater et donner naissance à de nouvelles planètes.

Mais Kim Yaroshevskaya, elle, avait déjà un passé familial mouvementé. Petite fille adorée de ses parents, elle ne pouvait toutefois pas avoir de poupée, sa mère estimant qu'une fille ne devait pas jouer avec une poupée pour être forte.

VOIR PAGE E 2: POUPÉE



RENZO MAZZOLINI

La passion

selon Elizabeth Smart



Cette semaine s'ouvre à l'Usine C une série de soirées où on pourra voir et entendre, en plus d'y participer, la récente installation-spectacle, la théâtralisation musicale que le Theatre Cryptic, de Glasgow, a consacrée à la vie et à l'œuvre de la romancière et poétesse canadienne Elizabeth Smart, sorte d'avatar du poète maudit au Canada anglais. À l'image de sa vie, le parcours s'annonce original, heurté et pluridisciplinaire.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Dans le cadre des manifestations regroupées par le British Council sous le joli nom de *UK... OK!*, qui donnent lieu pendant toute l'année à des échanges culturels entre le Royaume-Uni et le Québec, le Theatre Cryptic arrive à Montréal. Il s'agit d'une troupe parfois multidisciplinaire, parfois pluridisciplinaire — on ne s'entend toujours pas vraiment sur ces termes, tout comme sur ceux de «multimédia» et «mixmédia» —, fondée en 1994 par Cathie Boyd et Anthea Haddow. La compagnie est déjà internationalement reconnue pour ses innovations et la qualité léchée de ses diverses productions.

Une de ses caractéristiques intrinsèques est de favoriser les échanges entre pays, ce qui, pour les fondatrices de Cryptic, joue un rôle crucial dans le processus de création. C'est ainsi que le Theatre Cryptic a bâti des liens avec la France, la Hongrie et la Lettonie ainsi que de nombreux États d'Amérique du Sud.

Au printemps dernier, Glasgow inaugurait le nouveau Centre for the Contemporary Arts (CCA). Pour l'occasion, on a commandé une œuvre à Cryptic. Ses membres s'étant penchés sur le cas de l'écrivaine canadienne-anglaise Elizabeth Smart, ils se sont tout naturellement tournés vers une collaboration canadienne. Comme, en vertu du hasard

heureux et prolifique des contacts internationaux, Cryptic connaissait Diane Labrosse, c'est à elle qu'on a demandé de réaliser une partie des installations sonores et des bandes bruitistes.

L'installation s'appelle *each... and every inch*. Sa présentation à Glasgow, en mai dernier, a fait grand bruit et s'est attiré d'élogieuses critiques. Verra-t-on la même chose à Montréal? «*Oui et non*, répond Diane Labrosse. *Les gens de Cryptic aiment beaucoup le principe de "site-specific project"* [des projets réalisés en fonction des lieux spécifiques où on les installe]. *À Glasgow, par exemple, on avait un long couloir en verre avec lequel on a joué, et les pièces étaient bien insonorisées. À l'Usine C, c'est impossible de reprendre le même plan, et il faut s'adapter.* »

Autre chose aussi, qui tient à la nature même de la manifestation, le public n'est pas convié en salle. Il s'agit plutôt d'entrer par petits groupes de six dans un entonnoir et de parcourir, chacun selon son rythme et ses préférences, la douzaine de salles d'une sorte de labyrinthe, lesquelles sont autant de tableaux d'une exposition et s'inspirent d'un aspect du sujet Smart. Sa personnalité, son œuvre littéraire, sa biographie et même ses jardins sont passés au crible de divers moyens qui dialoguent entre eux sans perdre de vue le cœur du propos.

À l'Usine C, il y a des contraintes de taille. L'idée au cœur même du travail de Theatre

Cryptic est de redéfinir la mise en scène de la musique. Or l'Usine C, quiconque la fréquente le sait, est un lieu où l'écho est très présent. Il a donc fallu opérer certaines modifications au parcours initial. On verra et entendra donc *each... and every inch*, le spectacle de Glasgow, dans une version — le mot prend ici un sens neuf — montréalaise.

Le cheminement commencera sous la scène, empruntera les loges et permettra au public de découvrir non seulement les divers aspects déjà exploités, mais aussi toute une partie du ventre de cette salle de spectacle où il n'est généralement pas convié.

Moments d'un itinéraire

Après avoir traversé une salle silencieuse, on découvre la salle des *Secrets*, que Diane Labrosse a sonorisée. Des objets dans des vitrines encaissées sous un éclairage bleu intense dialoguent avec des mots qui leur répondent sur le mur d'en face (ou serait-ce le contraire?). Des bruits étouffés, des murmures éteints font deviner ce qui se cache derrière cette surface. Ailleurs, il y a un duo de violoncelles (*The Love Affair*) composé par la cofondatrice de Cryptic, Anthea Haddow.

Comme il faut théâtraliser la musique, les deux violoncellistes (Haddow et son mari) combinent danse et mime au jeu de l'instrument, sorte de chorégraphie musicale symbolique des divers allers-retours passionnés et houleux que Smart et son amant, le poète anglais Richard Barker, ont vécus durant leurs 18 ans de chassés-croisés amoureux. Il y a aussi une salle vidéo en 3D. On met ses lunettes; défilent alors des prises de vue de sept jardins que Smart entretenait dans sa résidence ultime, The Dell, sa retraite dans le nord de l'Angleterre.

VOIR PAGE E 2: PASSION

Culture

Une femme singulière

LORI SAINT-MARTIN
COLLABORATION
SPECIALÉ

«Comment remarquer une alumette lorsqu'on brûle dans les bras du soleil?» Telle pourrait être la devise d'Elizabeth Smart, femme de lettres canadienne qui a passé l'essentiel de sa vie d'adulte en exil et, paradoxalement, sans écrire. Smart naît en 1913 à Ottawa, dans une famille de la grande bourgeoisie. Destinée au mariage par sa mère adorée mais autoritaire, elle choisit pourtant l'Europe et la vie de bohème («J'adore le Canada mais je mourrais si je devais y habiter»); en personne ou par correspondance, elle fréquente Henry Miller, Frank et Marion Scott, Diego Rivera, Dylan Thomas, Lucian Freud... Femme libre, elle multiplie les amants (et les amantes), contre la morale affichée.

A 23 ans, dans une librairie londonienne, elle découvre les poèmes du jeune Britannique George Baker; c'est le choc, le coup de foudre: «Je l'épouserai bien un jour», se dit-elle. Hélas, Baker est déjà marié et père de famille; naîtra quand même entre eux une passion éperdue. Promesses de quitter sa femme, retours vers le foyer conjugal, retrouvailles joyeuses, abandons: leur interminable histoire d'amour se vivra comme des montagnes russes. De cette union étrange, Smart aura quatre enfants qu'elle élèvera seule grâce à son travail de rédactrice à *Vogue* et ailleurs. Longues années d'intendance perdues pour l'écriture littéraire, comme chez tant de femmes artistes d'alors.

L'amour passion est cependant sans prix à ses yeux (comme la maternité, véritable accomplissement passionnel de la femme, croit-elle) parce qu'il va au cœur de l'existence humaine et, pour cette raison même, libère la créativité. C'est en 1945 que Smart publie *By Grand Central Station I Sat Down and Wept*, récit-poème bref et incantatoire qui met en scène l'éternel triangle: l'amant

adoré, la femme délaissée et la maîtresse qui exulte, souffre et, surtout, écrit. Aux yeux d'Elizabeth Smart, saisir l'instant, faire jaillir l'émotion pure compte bien plus que bâtir une intrigue ou approfondir des personnages. Le récit est une longue plainte, un chant érotique, une rhapsodie, une prière (son titre s'inspire d'ailleurs d'un psaume). S'y mêlent le grandiose et le quotidien: dans l'un des passages les plus célèbres du texte, la romancière juxtapose une interrogation policière du couple adultère à des extraits du *Cantique des cantiques*. L'anecdote disparaît, transcendée par le mythe («Jupiter a connu Leda, et nul ne pourra empêcher qu'éclate la guerre de Troie») et l'archétype: la passion pure, l'éternité au détroit d'une métaphore. Jugeant le livre scandaleux, Madame Smart mère, usant de son influence dans la capitale, a empêché sa distribution au Canada.

Deux traductions françaises de l'ouvrage existent: *A la hauteur de Grand Central Station, je me suis assise et j'ai pleuré* (Hélène Filion, Guernica) et *J'ai vu Lexington Avenue se dissoudre dans mes larmes* (Yveline Paume, Flammarion).

En 1977, après plus de trente ans de silence, Elizabeth Smart publie un recueil de poésie (*A Bonus*), puis, en 1978, *The Assumption of Rogues and Rascals*, méditation sur la souffrance amoureuse et existentielle. On publie aussi ses journaux intimes, émouvants, et ses désopilants écrits de jeunesse. Bref, une renaissance littéraire; mais selon sa biographe, Rosemary Sullivan (*By Heart*), ses dernières années (elle meurt en 1986) sont assombries par l'alcool et le chagrin. Chaque génération éprouve, semble-t-il, le besoin de revenir à cette femme difficile, ardente, exemplaire et seule.

Nouvelliste, Lori Saint-Martin a publié en 2002 un essai, *La Voyageuse et la Prisonnière* - Gabrielle Roy et la question des femmes (*Boréal*).



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Elizabeth Smart a fréquenté plusieurs artistes de l'époque, dont le muraliste mexicain Diego Rivera.

SUITE DE LA PAGE E 1

On trouve aussi une autre installation de Labrosse où, avec un échantillonneur, elle fait dialoguer les sons et les objets (à moins que ce ne soit l'inverse, tant l'éventail des perceptions dépend autant du proposeur et du proposé que du récepteur). Tout défile en boucle; parfois, c'est en direct avec Labrosse au centre du lieu; parfois, c'est la bande qui défile.

Il y a aussi cette salle de lecture (*Reading Room*) où s'entassent pas moins de 450 livres sculptés en bois, des projections de phrases tirées de romans, poèmes ou lettres de Smart, ainsi que du texte parlé.

Comme à Montréal, le problème du bilinguisme se pose, et puisqu'on ne peut pas faire un parcours en français et un autre dans la langue originale, certains extraits textuels lus le seront en anglais, par la voix de l'actrice britannique Veronica Leer. Pour le français, c'est Geneviève Letarte qui s'est fait confier la traduction et la narration.

Labrosse a même insisté pour aménager un endroit où le public pourra lire certains textes de Smart afin de mieux pénétrer l'univers de cette femme passionnée.

Méthode différente

Il faut se présenter à ce genre de performance dans un tout autre état d'esprit qu'à l'habituel concert. L'entrée se fait à intervalles de dix minutes, entre 19h et 21h, et il faut absolument réserver sa place et se présenter 20 minutes à l'avance. La durée de la visite varie. «*A Glasgow, certaines personnes faisaient le tour en 40 minutes, d'autres restaient plus de 90 minutes.*» C'est qu'une fois passé le goulot de l'entrée dans ce labyrinthe moderne, chacun progresse à son rythme. On s'attarde où on le veut, aussi longtemps qu'on le veut, et il est même loisible de revenir sur ses pas. Les seules directives sont celles de l'imagination dans ce parcours néanmoins savamment charpenté.

A cette manière de réaliser correspond une manière de penser et de faire. Il y a eu un travail individuel, certes, mais aussi trois intenses sessions de résidence, alors que tous sont sur place, apprenant à mieux se connaître et à apprivoiser l'art de l'autre ainsi que sa manière. La

PASSION

Il faut se présenter à ce genre de performance dans un tout autre état d'esprit qu'à l'habituel concert



GRACIEUSETTE DE GEORGINA BARKER

Née à Ottawa, Elizabeth Smart choisit de vivre une vie de bohème en Europe.

brosse a déjà travaillé avec Robert Lepage (*Zulu Time* et *La Géométrie des miracles*). Elle savait donc un peu dans quoi elle s'embarquait. Malgré tout, elle y

autodafés qui représentent l'implacable censure que la mère de Smart fait subir à l'œuvre de sa fille au Canada.]

L'équipe de Labrosse, Productions SuperMusique, s'est naturellement engagée à fond dans l'entreprise, tout comme les autres partenaires. Diane Labrosse, pourtant, c'était, avec ses copines, SuperMémés. Pourquoi le changement? «*Oh, en 1979, on était des jeunes, alors on trouvait ça rigolo, SuperMémés. Maintenant, on commence toutes à avoir des cheveux blancs, alors on s'est mises à trouver cela moins drôle [l'rire bien sentis].*» La passion brille toujours dans les yeux de celle qui s'active ainsi. Com-

Diane Labrosse a déjà travaillé avec Robert Lepage

me dans ceux de l'égérie de la formule, Elizabeth Smart, qui disait d'elle-même: «*Je suis une obsessionnelle; de quel genre êtes-vous? Si vous êtes du type papillon, jamais vous ne saurez excuser mon intensité.*»

EACH... AND EVERY INCH

Spectacle pluridisciplinaire du Theatre Cryptic (Glasgow) en collaboration avec SuperMusique (Montréal). Usine C, du 22 au 29 octobre 2002. Entrées aux dix minutes de 19h à 21h. Réservations obligatoires. Renseignements: ☎ (514) 521-4493. On peut aussi visiter le site de Productions SuperMusique (www.supermusique.qc.ca) et celui de Theatre Cryptic (www.cryptic.org.uk).

POUPÉE

SUITE DE LA PAGE E 1

Cette mère était un personnage exceptionnel en soi, «une personnalité de feu», de dire Kim Yaroshevskaya. Comme la grand-mère de Kim ne voulait pas que sa fille marie son amoureux, la mère de Kim a fait la grève de la faim pendant deux semaines pour convaincre l'aïeule! Cette

femme dynamique et explosive part avec son nouveau mari à Pittsburgh, aux États-Unis. Les deux deviennent militants communistes. La mère de Kim devient même anarchiste et se fait jeter en prison. Renvoyée en Russie, elle participe avec ferveur à la révolution de 1917. Mais, rapidement, elle déchantante et, sous Staline, son mari, le père de Kim,

plutôt trotskiste, se fait bâillonner. C'est alors qu'elle décide de donner finalement à la petite Kim la poupée dont elle rêvait, une façon d'abandonner le militantisme. Je vous laisse découvrir la suite, bouleversante, avec les yeux rieurs de Kim Yaroshevskaya qui se voient pour raconter comment cette femme forte a fini tragiquement sa vie. On trouve probablement une partie de l'esprit de cette femme dans la Fanfreluche créée plus tard par sa fille, une poupée assoiffée de justice qui, malgré sa crinoline et

ses joues roses enfantines, haranguait les rois des contes pour les remettre à leur place.

Produite par Cine Qua Non et réalisée par Brigitte Nadeau, cette émission devrait évidemment séduire les admirateurs de *Fanfreluche*, mais les téléspectateurs plus jeunes pourront y trouver leur compte en faisant connaissance avec une femme vraiment bien.

Au pays de Fanfreluche, le dimanche 20 octobre (demain), Radio-Canada, 19h30.

une présentation Financière Sun Life

LES LUNDIS DU TNM : MARTIN FAUCHER
RENCONTRE LE PUBLIC LE 21 OCTOBRE À 17 H 30
DANS LE HALL DU THÉÂTRE. BIENVENUE À TOUS !

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
L'ÉCHANGE de PAUL CLAUDEL
MISE EN SCÈNE DE MARTIN FAUCHER
AVEC MARKITA BOIES + PIERRE COLLIN
+ MAXIM GAUDETTE + MACHA LIMONCHIK

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET MISE EN SCÈNE: MARIE-ÈLÈNE BOUDET; DÉCOR: JEAN BARB; COSTUMES: DENIS LAVOIE; ÉCLAIRAGES: MARTIN LABROSSE; COMPTES RENDUS: LARSEN LEPIN; ACCROCHES: JONAS VERPÉ-SOUCIARD; MUSIQUES: JACQUES-LÉO PELLETIER; RÉGIE: RACHÈL THÉRIAULT

DÈS LE 29 OCTOBRE
www.tnm.qc.ca | RéSERVATIONS 514.866.8668

en EXCLUSIVITÉ DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO : MARKITA BOIES, PIERRE COLLIN, MAXIM GAUDETTE ET MACHA LIMONCHIK SE DONNENT LA RÉPLIQUE ! INSCRIVEZ-VOUS AVANT LE 21 OCTOBRE. WWW.TNM.QC.CA

Hydro Québec
PARTENAIRE DE DÉCOUVERTE

Each... and Every Inch
un parcours multimédia
INSTALLATIONS SONORES + VIDÉO 3D + MUSIQUE
PERFORMANCES + ART VISUEL + TEXTES
à travers la vie et l'œuvre de
l'écrivaine canadienne Elizabeth Smart

Passions
Fantasmes

Secrets
Obsessions

22 au 26 octobre 2002
dès 19h (places limitées)

USINE C 1345, avenue Lalonde [métro Beaudry]
Billets: 20\$ / 15\$ (étudiants) Billetterie: 514-521-4493

SUPERMUSIQUE (Montréal)
et THEATRE CRYPTIC (Glasgow)
en coprésentation avec l'USINE C
avec le soutien du BRITISH COUNCIL dans le cadre de...

www.supermusique.qc.ca LE DEVOIR

TRANS-THÉÂTRE présente

bAabel

du 15 OCTOBRE au 2 NOVEMBRE à 20h

coprésentation en collaboration avec BRIGITTE POUPART
avec CAROLLE COUETOIS - PAUL-PATRICK CHARDONNEAU
ALEXANDRE GOVETTE - PATRICIA PEREZ CATHERINE TARDIF
MICHÈLE MONY - JAZZ MANOVS PÉRO - ANTOINETTE MATHIEU - MARTIN LANTIER
EN COOPÉRATION AVEC L'USINE C

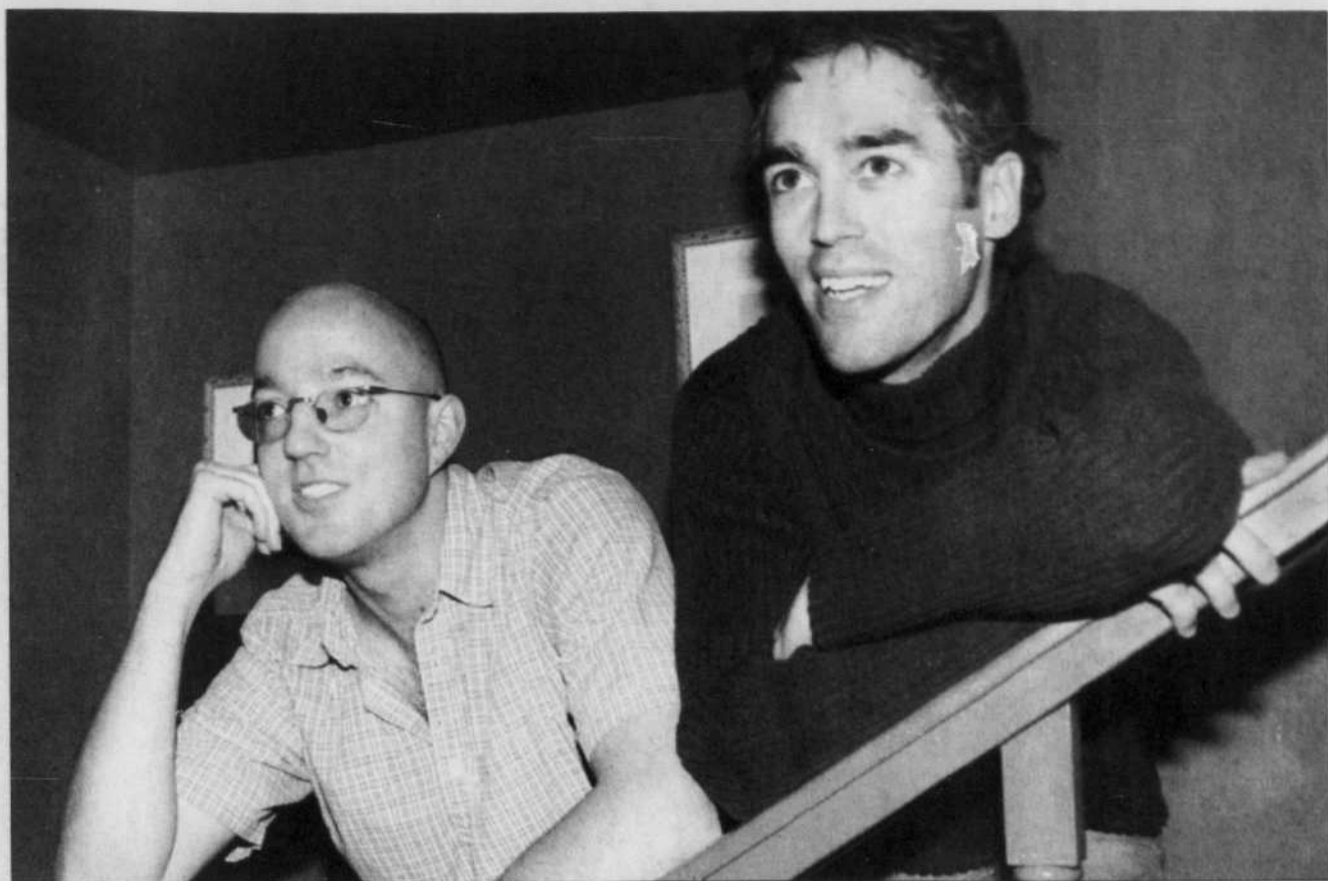
Théâtre ESPACE GO
4890 boulevard Saint-Laurent
billetterie: 514.845.4890
admission: 514.790.1245

www.trans-theatre.com

LE DEVOIR

Culture

THÉÂTRE



Les deux auteurs d'Hippo-campe, Pascal Brullemans et Éric Jean.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Comme au cinéma

La pièce a changé de titre au moins trois fois. Les comédiens ont reçu trois versions différentes du texte. Ça s'inspire de la façon de raconter propre à David Lynch et à Leonard Cohen. Et ça trempe dans les territoires embrumés des souvenirs oubliés...

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Sur le programme, c'est bien écrit Hippo-campe. Avec le trait d'union. «Hippo-campe, comme ce petit animal marin dont le mâle porte les bébés, explique le metteur en scène Éric Jean. Hippo-campe aussi comme dans cette portion du cerveau qui s'occupe de la fabrication des rêves, de la mémoire et des souvenirs durant la nuit. Mais surtout Hippo-campe comme dans cheval et force mâle...» «Et campe comme dans lit de...», rajoute Pascal Brullemans dans un grand éclat de rire.

Cette rencontre, disons-le sans gêne, a démarré sur les chapeaux de roue: Éric Jean et Pascal Brullemans, les deux auteurs d'Hippo-campe, sont des petits rapides sur la gâchette fort agréables à fréquenter. Toute une heure durant, ils se passeront la parole comme on tend la main, reprenant là où l'autre avait laissé, se retrouvant ailleurs aussi, tout naturellement, au bout du dernier mot de la phrase. Ils racontent ce spectacle fou, né d'un lieu, d'un décor, dans lequel ils ont plongé sept comédiens depuis le mois d'août à l'invitation de Wajdi Mouawad, qui leur a donné carte blanche — «J'ai tout de suite eu le goût de la colorier», dit Éric Jean.

But de l'opération: créer. Ensemble. C'est-à-dire un auteur, un metteur en scène, sept comédiens, un musicien, un décorateur, un éclairagiste et une costumière. Avec un chef qui tranche quand il le faut: Éric Jean. Tout cela à partir de rien. Ou plutôt d'un seul lieu. Un spectacle tout entier consacré à créer l'histoire de ce lieu, à la mémoire, au rêve et aux souvenirs.

Scénario

«Nous avons commencé à travailler à partir d'improvisations, explique encore le metteur en scène.

Je demandais aux comédiens de trouver leur personnage en résonance avec le lieu. On leur a donné quelques éléments de costume, placé quelques objets dans le décor et suggéré un mince canevas accroché souvent à des musiques. Tout le monde a plongé sans savoir dans quoi, et on a tout filmé, Pascal et moi, durant deux semaines: 50 heures d'impro!

Ces 50 heures d'impro ont ensuite servi de matériau de base. Pascal Brullemans raconte. «On a découpé tout cela par scène, puis regroupé des éléments jusqu'à ce que surgisse un scénario, comme au cinéma. On a montré cela aux comédiens qui se sont mis à creuser davantage leur personnage et peu à peu a émergé l'histoire de ce lieu. Une histoire inscrite en deux temps: les années 1960 et les années 1990. Avec un aller-retour entre les deux servi par un discours poétique.»

Un premier texte est apparu entre les mains des comédiens après cinq semaines de travail, et ils viennent de s'en faire remettre trois versions en trois semaines. Quelques jours avant l'entrevue, au début de la semaine dernière, on venait de faire passer la durée du show de deux heures dix à une heure trente. Plus tard, au moment de quitter le Quat'Sous, les deux comédiens discutaient encore d'une possible coupure. C'est ce qu'on appelle travailler sur la ligne du risque!

L'aventure de cette fusion créatrice est encore plus palpitante quand on voit d'où est parti tout cela. Éric Jean raconte que, lorsque Mouawad lui a demandé ce qu'il voulait faire de sa carte blanche, il a répondu qu'il souhaitait travailler en douceur sur la mémoire et l'oubli... «J'avais quand même des thèmes précis en tête, des styles d'approche de la réalité aussi: ceux de Salvador Dali, Leonard Cohen et David Lynch. La couleur rouge encore, le flamenco — qu'on a laissé tom-

ber en cours de route — et surtout le sommeil. Je savais que je voulais faire un show sur les souvenirs qu'on garde ou non, sur ce que l'on perd en oubliant la peine qu'on a vécue. Et tout cela par l'entremise d'un lieu qui se raconte à nous.»

Langage neuf

«Cette approche cinématographique nous fournit aussi un langage neuf, poursuit Brullemans. Éric et moi, on travaille ensemble depuis longtemps et on sait qu'on invente à mesure une approche neuve. C'est du théâtre fortement inspiré par le cinéma et la télé, oui. On change de scène quand la caméra se tourne vers autre chose. Les ellipses sont nombreuses, plusieurs choses se passent en même temps et chaque détail est important même si le spectateur ne pourra tous les saisir. Chaque scène est une sorte de partition: la musique est un personnage. Comme les objets. Ou les costumes, même. Et chaque petit détail vient s'ajouter, s'empiler sur tous les autres. Nous, on écrit des images. La façon de raconter est aussi importante que ce que l'on raconte...»

«Ce n'est pas que c'est plus simple, poursuit Éric Jean, ou que c'est meilleur ou plus vrai, non. C'est le théâtre que j'aime faire: c'est le genre de travail que nous faisons ensemble, Pascal et moi. C'est une démarche exigeante, exaltante, dans laquelle tout le monde cherche en même temps. On l'apprend à assumer le «je ne sais pas», à faire confiance à l'inconscient. À faire confiance aux autres aussi en constatant que les choses importantes prennent finalement toujours le dessus. S'abandonner, s'ouvrir, se respecter, risquer: c'est un beau programme, non? C'est ce qui arrive quand on place le focus autant sur le processus que sur le résultat.»

Les deux hommes continuent à se relayer, complices se laissant séduire par les idées de l'autre, par ses mots, même... Brullemans ajoute que plusieurs spectacles étaient possibles avec le matériel accumulé, qu'il a fallu choisir... et Jean rajoute que cela a mené à des choix esthétiques précis, comme

d'insister sur la présence de scènes courtes découpées comme au cinéma. On y revient toujours avec ces deux-là... Ils ont aussi beaucoup insisté en fin d'entrevue sur le travail des comédiens qui ont accepté le défi dès le départ. C'est donc à une pièce de théâtre tout autant qu'à un processus de création que nous convient Éric Jean, Pascal Brullemans et toute leur équipe. Une sorte de scénario découpé comme le film de nos souvenirs...

HIPPO-CAMPE

Une création mise en scène par Éric Jean sur un texte de Pascal Brullemans et Éric Jean. Une coproduction du Quat'Sous et de Persona Théâtre présentée au petit théâtre de l'avenue des Pins, du 21 octobre au 23 novembre.

Entretien avec Alexandre Marine

Entre réel et fantastique

SOLANGE LÉVESQUE

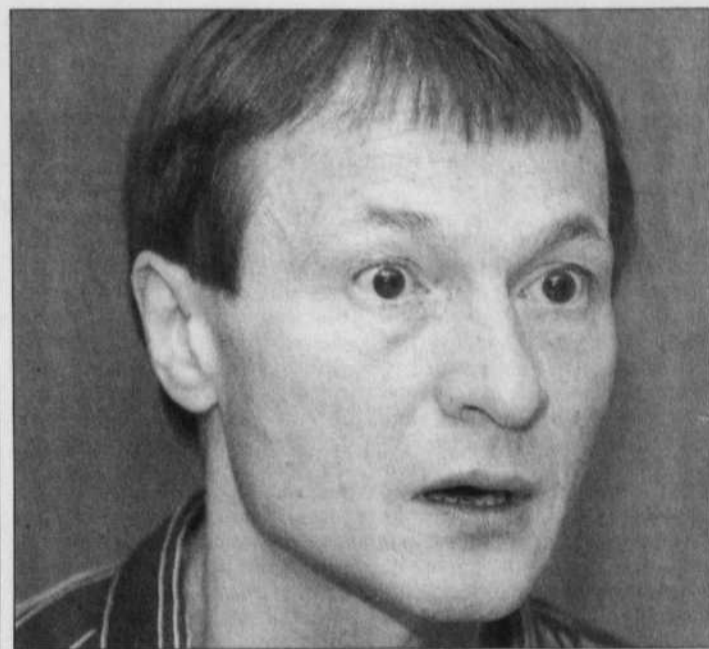
Alexandre Marine était déjà reconnu comme une personnalité marquante du théâtre en Russie quand il a quitté son pays en 1991. Il avait d'ailleurs cofondé le Théâtre Tabakov à Moscou. S'il a choisi de venir s'installer au Québec, c'est que ce lieu lui semblait le plus propice pour poursuivre son travail de création et qu'il redoutait le virage commercial qui s'annonçait dans le sillage de la perestroïka.

Metteur en scène, adaptateur, professeur et directeur du Théâtre Deuxième Réalité, Alexandre Marine s'est taillé, depuis, une place internationale de premier plan outre-frontières. En 2003, il montera Tartuffe, de Molière, au Théâtre d'Art de Moscou, et Arcadia, du Britannique Tom Stoppard, au Tabakou; un peu plus tard: Antoine et Cléopâtre, de Shakespeare, à To-

kyo. Tout au long de son expérience diversifiée des milieux théâtraux russes, d'abord, puis des grandes scènes du monde, Marine a développé une conception et une pratique du théâtre que la compagnie Deuxième Réalité travaille constamment à mettre en œuvre. Heureux de travailler à l'étranger (c'est là qu'il gagne sa vie), il souhaiterait pourtant pouvoir se concentrer davantage à son travail au Québec, en français.

Après plus de 20 ans consacrés aux textes des autres, Alexandre Marine monte enfin «sa» première pièce intitulée Le Silence 2, laquelle réunit plusieurs de ses préoccupations: «L'artiste est sans cesse en dialogue avec sa conscience, confronté à sa responsabilité; l'argument de ma pièce évoque l'histoire de la carrière d'un réalisateur de cinéma.

VOIR PAGE E 4: MARINE



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

«Hoffmann, Goethe, Gogol et Boulgakov ont été mes maîtres en dramaturgie», souligne le metteur en scène Alexandre Marine.



Henri & Margaux

Une pièce de théâtre sur le couple, conçue et interprétée par un couple. Une rencontre où le public est partagé entre la fiction et la réalité. Quand un acteur incarne un personnage sur scène, qui est sur scène?

DU 23 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE à Espace Libre

1945 Fullum MÉTRO FRONTENAC

Réservations (514) 521-4191

Formez un couple fictif ou réel (toutes conceptions du couple acceptées) et ne déboursez que 30\$ la paire de billets en achetant AVANT le 22 octobre.

Le restaurant L'Americain fait une offre spéciale à nos spectateurs, renseignez-vous au 521-4191!

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION
Daniel Brière
Evelyne de la Chenelière
UNE PRODUCTION
Nouveau Théâtre Expérimental
www.nte.qc.ca

LE DEVOIR
RESTAURANT
L'Americain



HIPPO-CAMPE

Du 21 octobre au 23 novembre 2002

Texte Éric Jean et Pascal Brullemans (inspirés par les comédiens et les concepteurs)
Mise en scène scène Éric Jean
Assistance à la mise en scène Guillaume Cyr, Régis Nicolas, Jobin Scénographie Magalie Amyot
Costumes Stéphane Cloutier Éclairages Étienne Boucher
Conception sonore Mathieu Gatiien Maquillages et coiffures Angèle Barsetti

Avec Dominic Anctil, Muriel Dutil, Anne-Sylvie Gosselin, Dominique Quesnel, Isabelle Lamontagne, Gaétan Nadeau, Sacha Samar

Coproduction Théâtre de Quat'Sous et Persona Théâtre

Réservations 845.7277

Culture

THÉÂTRE

Oser jouer la mort

Bientôt à l'affiche dans un cimetière près de chez vous...

MARINE

« Ma pièce n'apporte pas de réponses, mais elle réfléchit sur ce que cela engage, pour un artiste, de créer »

SUITE DE LA PAGE E 3

Une visite impromptue va l'obliger à régler certains comptes. Ce tête-à-tête permet à l'auteur d'aborder un lien souvent mal perçu, qui lui paraît fondamental: « Il y a dans l'art l'histoire d'une relation entre l'artiste et la critique. Car un artiste n'est rien sans un dialogue avec la critique; cette association très intime est indissociable et ne cesse jamais. Soutenus par le public, l'artiste et la critique bâtissent l'art dans le temps. »

La nature de l'art

Pour Alexandre Marine, le sujet de la nature de l'art est également central, et son importance se reflète dans *Le Silence 2*, dont il ne veut dévoiler ici ni les ressorts ni, surtout, l'identité de deux personnages célèbres qui y paraissent. « Ma pièce n'apporte pas de réponses, mais elle réfléchit sur ce que cela engage, pour un artiste, de créer, explique-t-il. L'art n'est pas un concept ou un design; concept et design peuvent aider à apprivoiser le public ou à le séduire, mais l'art lui-même, quand il opère au théâtre, se manifeste seulement pendant le spectacle. On le sent clairement quand les spectateurs, soudain, reçoivent plus que des mots, plus qu'une histoire; quand ils ont accès à une "deuxième réalité". » On ne verra pas directement le personnage d'un critique dans *Le Silence 2*, mais plutôt un admirateur qui n'est pas tout à fait inconnu de l'artiste... et qui se révélera un critique impitoyable de certains "actes" et "scènes" de sa vie. *Hoffmann, Goethe, Gogol et Boulgakov ont été mes maîtres en dramaturgie*, précise-t-il.

« La pièce s'amorce comme une comédie psychologique, se mue en thriller, passe à la farce burlesque puis au drame, avant de devenir une vraie tragédie »

Réel et fantastique amalgamés, la pièce réserve d'étonnants rebondissements. « Elle démarre comme une comédie psychologique, se mue en thriller, passe à la farce burlesque puis au drame, avant de devenir une tragédie. Elle me donne l'occasion d'explorer un territoire entièrement nouveau pour moi, en compagnie d'artistes véritables. »

Alexandre Marine s'est entouré de créateurs qui lui sont familiers: Anne-Catherine Lebeau a traduit le texte du russe au français; quatre solides interprètes la jouent: Igor Ovadis, Paul Ahmarani, Karyne Lemieux et Vitali Makarov. Valentina Komolova, fidèle collègue d'Alexandre Marine, assure décors et costumes, Spyke Lyne, les éclairages. Une équipe qui le stimule beaucoup: « Comme moi, ces artistes sont sans cesse en recherche », signale l'auteur et metteur en scène.

Soucieux de donner au plus grand nombre possible de spectateurs l'occasion d'aller au théâtre, le Théâtre Deuxième Réalité offre deux billets pour le prix d'un le mardi. En tout temps, un tarif spécial est consenti aux étudiants, aux aînés et aux groupes: « On peut donc s'offrir une soirée au théâtre pour le prix d'un paquet de cigarettes », fait remarquer Marine. À Noël dernier, le Théâtre Deuxième Réalité avait donné un spectacle gratuit pour le grand public. Il serait grand temps que les subventionneurs accordent au travail et au dynamisme de cette compagnie le soutien financier qu'elle mérite.

Le Silence 2 est à l'affiche jeudi soir prochain à 20h au théâtre de La Chapelle, pour 10 représentations seulement, jusqu'au 3 novembre.

Aussi bien le dire tout de suite, ça ne parlera que de la mort. Même que le prochain spectacle de Momentum portera le titre plutôt explicite de *La Fête des morts*. Et comme si ce n'était pas encore assez clair, ça aura lieu dans un vrai cimetière. Une petite bière avec ça ?

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Céline Bonnier et Nathalie Claude pilotent le projet depuis le mois d'août. Elles l'ont façonné, dessiné, orchestré à partir d'une idée lancée, comme ça, par Danielle Roy: une pure création. Tout au long de l'entrevue, amusées, elles s'imposent des silences en se mordant presque les lèvres, pendant qu'on les sent éclater de rire à l'intérieur pour ne pas dévoiler le punch. Deux gamines espiègles, amusées, allumées, alors que la grippe s'acharne à me gratifier de la vivacité d'esprit d'une enclume, au mieux d'un fer à repasser... C'est Nathalie Claude qui se lance la première...

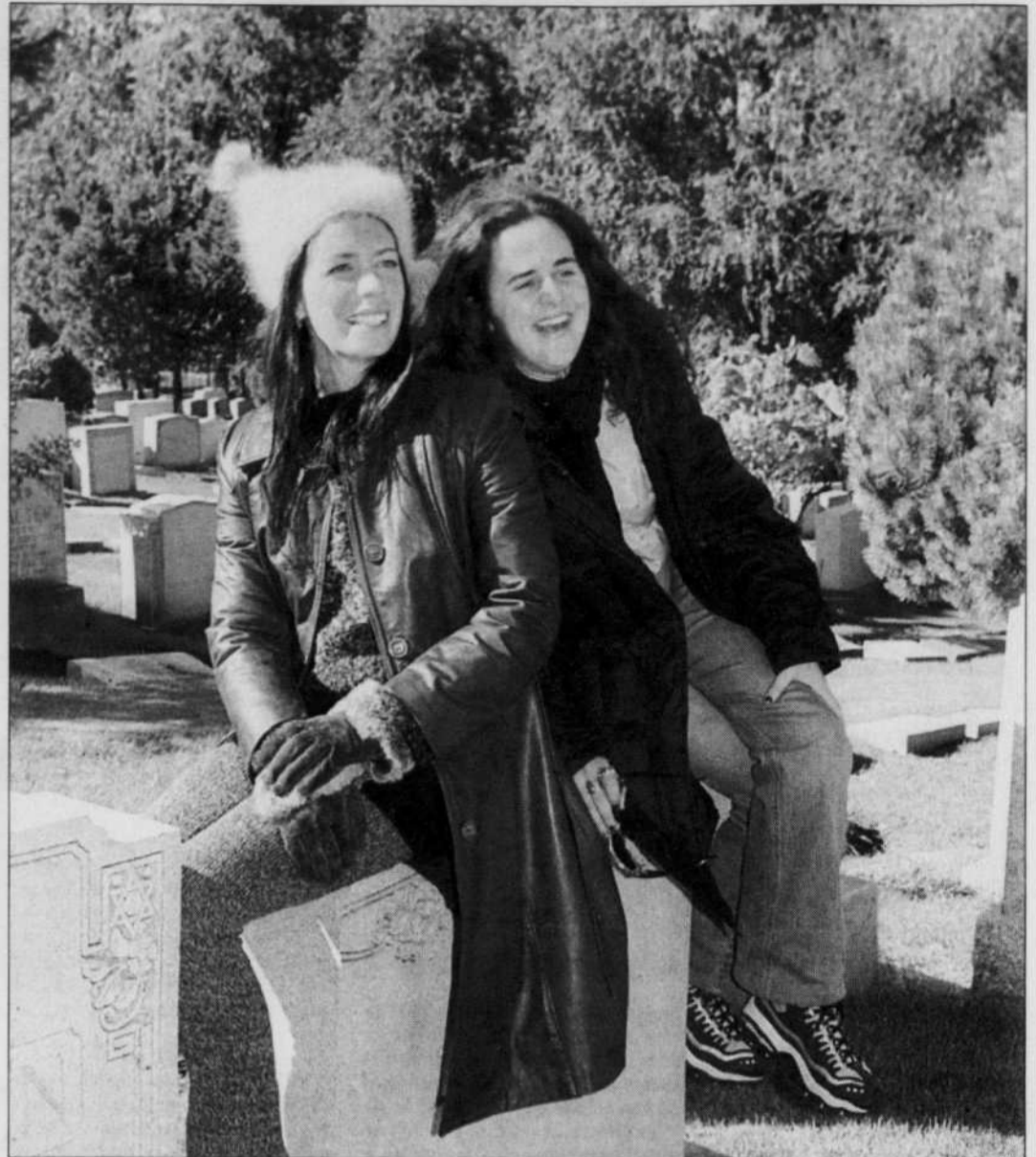
« Évidemment, avec un titre pareil, c'est un spectacle sur la mort et sur un lieu aussi qu'on associe habituellement à la mort, le cimetière. Le spectacle aura donc lieu dans un vrai cimetière de Montréal, mais je ne vous dirai pas lequel... » Sur les cartons d'invitation, les journalistes sont priés, comme les spectateurs intéressés, de réserver leur billet et de se rendre au parc Laurier, où un autobus notifié les conduira sur les lieux du spectacle. Pas moyen d'en savoir plus, les deux conceptrices n'en démordent pas...

Lever le voile

Ce qui ne veut pas dire que les deux jeunes femmes ne sont pas prêtes à répondre aux questions, bien au contraire. « C'est un spectacle que nous avons voulu festif, reprend Nathalie Claude. Coloré, presque joyeux. On voulait faire quelque chose qui se différencie de l'approche habituelle sobre, grise et réservée qui semble toujours être de mise pour parler de la mort. Un spectacle ouvert, invitant. »

« Un peu comme chez les Mexicains, dit à son tour Céline Bonnier. Dans leur système de croyances, la mort est présente partout, même en temps de carnaval. Elle est présente dans la vie de tous les jours, dans ces autobus surchargés où l'on s'assoit en tassant la cage à poule de son voisin. Bref, le spectacle n'a rien de mexicain [rires]... mais nous voulions nous permettre de lever le voile sur le monde des morts et sur la perception que l'on a de la mort. Sans faire un film d'horreur, sans faire peur, sans faire une comédie non plus. » Pour conclure sur le sujet, Nathalie Claude dira que le spectacle cherche à « imaginer la mort » en créant un espace onirique et étrange tout à la fois.

Bon. D'accord. Alors, on prend l'autobus qui n'est pas mexicain,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Céline Bonnier et Nathalie Claude, les deux conceptrices de *La Fête des morts*.

mais presque. On arrive au cimetière X. Et une fois là, qu'est-ce qui se passe ? On se fait raconter une histoire dans le noir...

« Une histoire "unplugged", précise Nathalie Claude. Parce qu'il n'y aura pas d'électricité et que nous nous éclairerons avec les moyens du bord. » « Il n'y aura pas de logique narrative non plus, ajoute Céline Bonnier. C'est plutôt une suite de tableaux, un parcours dans le cimetière avec les onze comédiens du spectacle. Imaginez un mix d'images de ce que l'on aimerait croire au sujet de la mort, avec des choses étranges et croustillantes sans être macabres pour autant. Il y a un texte, oui, mais ce n'est pas d'abord cela qui prime. » Imaginez la rencontre d'un fer à repasser et d'un petit ange en marbre sous un saule pleureur abritant un caveau, au beau milieu de la nuit...

Éléments importants

Onze personnages, donc, qui « imagent la mort » devant nous, dans un cimetière, le soir, avec ce que tout cela peut faire remonter de souvenirs et de perceptions diverses. De chaque côté de la représentation. Onze personnages qui viennent d'un peu partout — « Ce ne

sont pas des personnages historiques », dira Nathalie Claude — et qui sont sortis de la tête et du cœur de chacun des comédiens (Nathalie Claude, Stéphane Demers, Chantal Dumoulin, Renée Houle, Peter James, Guillermina Kerwin, Denis Lavallou, Danielle Lecourtois, Leni Parker, Marcel Pomeroy et Blas Villalpando) lors des répétitions et du travail de table à Momentum. La mort, c'est un sujet prenant.

« C'est un sujet très spécial, poursuit Céline Bonnier. On pouvait sentir une tension émotive très forte durant les séances de "brainstorming". Ça nous a ramené chacun, moi, les onze comédiens et Louis Hudon, qui s'occupe de tout l'aspect visuel du spectacle, à notre propre vision de la mort. C'est un sujet qu'on n'a pas tellement envie de ressasser, la mort. Et il nous a fallu un peu de temps pour nous sentir à l'aise dans la démarche. Mais ça s'est fait peu à peu. » Doit-on préciser que les spectateurs courent le risque d'avoir à passer par le même processus...

Comme si ça ne suffisait pas, ces onze personnages oseront aussi jouer la mort quelles que soient les conditions atmosphériques. Qu'il pleuve, qu'il neige — on recom-

mande très sérieusement aux spectateurs de s'habiller chaudement et de prévoir un parapluie ou un imperméable — ou qu'il vente à s'en effiloche l'âme.

« C'est une belle contrainte, lance Nathalie Claude en concluant. Déjà, le fait de jouer dans un cimetière, la nuit, c'est très riche de sens. Mais si, en plus, les éléments font partie du spectacle, sont un élément important du spectacle, l'effet risque d'être décuplé ! La Fête des morts ne sera jamais tout à fait la même. Mais autant pour les comédiens que pour les spectateurs, qu'il y ait pluie d'automne ou non, c'est un rendez-vous porteur de sens. »

Un conseil : apportez aussi des mouchoirs.

LA FÊTE DES MORTS

Un spectacle de Momentum présenté dans un cimetière encore inconnu. On réserve sa place au (514) 527-7240. L'autobus quitte le parc Laurier à 20h15 pile — tant pis pour les retardataires — et y revient à 22h30. Du 23 octobre au 3 novembre, du mercredi au dimanche, avec relâche les 28 et 29.

LE CONSERVATOIRE D'ART DRAMATIQUE DE MONTRÉAL
présente
ses finissants et finissantes

Félix Beaulieu-Duchesneau • Delphine Bienvenu
Myriam de Verger • Karine Lagueur • Justin Laramée
Marie-Laurence Moreau • Philippe Racine
Erick Tremblay
Frédéric Zacharek
et la participation de Marie-Eve Pelletier

dans
Comme il vous plaira

de William Shakespeare
traduction de Normand Chaurette
mise en scène de Suzanne Lantagne
assistance à la mise en scène de Robert Drouin

Cinquième salle
Place des Arts
175, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (métro Place des Arts)

Entrée gratuite
Laissez-passer obligatoires disponibles à la billetterie de la Place des Arts et au Conservatoire d'art dramatique
4750, Henri-Julien, 3^e étage
Renseignements : (514) 873-4283, poste 236

du 25 octobre au 2 novembre, à 20 heures
(relâche le dimanche 27 octobre)

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

Baraka Théâtre présente
Dévoilement devant notaire
Prime à la création 1998 du Fonds Gratien Gélinas

Du 22 octobre au 9 novembre 2002 — du mardi au samedi à 20h
Théâtre d'aujourd'hui — Salle Jean-Claude Germain
3900, rue St-Denis, Montréal (métro Sherbrooke) >> 514.282.3900

texte Dominique Parenteau-Lebeau mise en scène Marc Béland assisté de Shelley Dupasquier avec Henri Chassé, Nicolas Pinson et Isabelle Roy
concepteurs Serge Arcuri Luc Aubry Étienne Boucher Julie Charland Suzanne Trepanier Gabriel Tsampalieros

Québec

DANSE

Projet HARWOOD
Ani⁺ mâles
5 au 16 novembre 2002

Projet LEMIEUX
22 janvier au 1^{er} février 2003

Projet FRANCOEUR
Rencontres inusitées
5 au 15 mars 2003

Projet PORTE
Errance et Réflexes
3 au 12 avril 2003

Circuit 21
branchez-vous !

Information 525-3595
Abonnement 842-2112
saison 02-03

Une pièce de théâtre musical adaptée du roman *The House of Mirth* d'Edith Wharton

Lily

LE PETIT THÉÂTRE DE SHERBROOKE
EN COOPÉRATION AVEC LE GROUPE DE LA VEILLÉE

DU 29 OCTOBRE 16 NOVEMBRE 2002 À 20 H

Texte et mise en scène d'Isabelle Cauchy
Musique de Michel G. Côté

Assistance à la mise en scène Allain Roy
Scénographie et éclairages Louise Lemieux
Costumes Daniel Fortin
Direction de production Patrice Daigneault

Avec Catherine Sénart
Stéphane Brulotte
Daniel Gadouas
Isabelle Roy
Robert Vézina
et un quatuor à cordes

AU THÉÂTRE PROSPERO
1371, rue Ontario Est, Montréal
Billetterie (514) 526-6582
billetterie@lavellee.qc.ca
Admission (514) 790-1245

Québec

Culture

DANSE

Un Songe réinvesti

Après Balanchine, le chorégraphe canadien John Alleyne du BBC s'approprie l'œuvre de Shakespeare

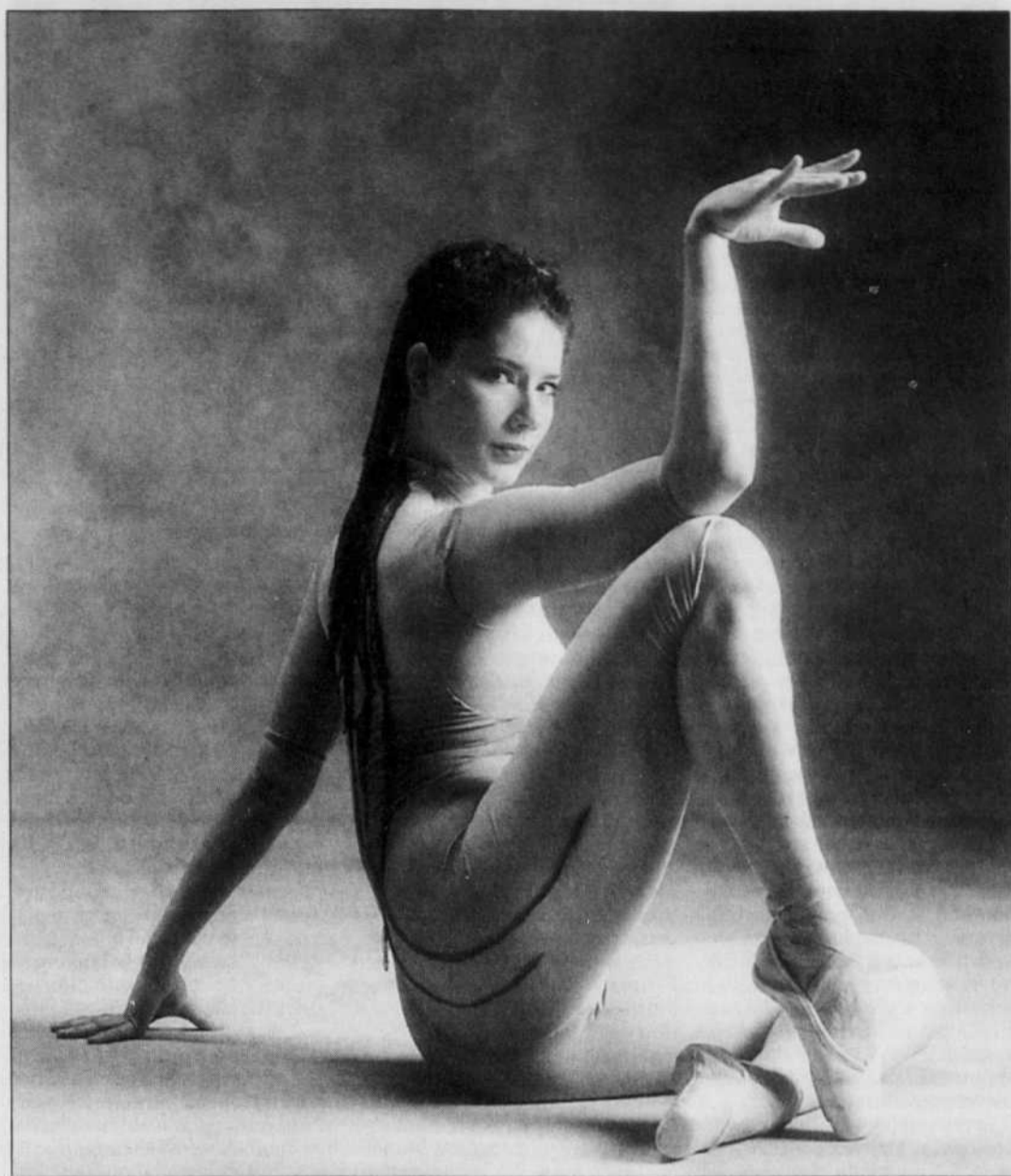
FRÉDÉRIQUE DOYON

Plusieurs fois relu, rejoué, réinventé en théâtre, le *Songé d'une nuit d'été* de Shakespeare se prête aussi à l'univers poétique de la danse. Après Marius Petipa en 1877 et George Balanchine, c'est au tour du chorégraphe canadien John Alleyne, à la tête du Ballet British Columbia (BBC), de s'approprier l'œuvre shakespearienne, choisissant pour sa part de l'unir à la musique de Henry Purcell, qui sera interprétée par l'orchestre des GBCM. Si l'œuvre a subi quelque adaptation dans le choix des protagonistes de l'action, l'essence shakespearienne demeure: sensualité et passion gouvernent la danse, bien au delà de la raison.

Reçu pour la première fois par les Grands Ballets canadiens de Montréal (GBCM), le Ballet British Columbia est la dernière-née des grandes compagnies de ballet du Canada. Fondée en 1986, celle-ci, déjà réputée pour son style incisif et novateur, se taille une place de plus en plus importante sur la scène tant canadienne qu'internationale. Né à La Barbade, ayant grandi à Montréal et rompu à la danse à Toronto, notamment au sein du Ballet national du Canada, le chorégraphe John Alleyne a largement contribué à façonner la compagnie qu'il dirige depuis plus de dix ans.

Un virage déterminant

Créé en 2000, *Songé d'une nuit d'été* incarne d'ailleurs un virage déterminant pour la compagnie, qui passe d'un répertoire presque entièrement composé d'œuvres abstraites à une œuvre narrative et, qui plus est, consacrée par l'histoire tant littéraire qu'esthétique. «J'ai constaté que cet aspect narratif fait partie de moi depuis que j'ai commencé à danser. C'est quelque chose que la compagnie — autant que moi-même — avait besoin d'expérimenter.» Celui qui s'est longtemps tenu loin des œuvres narratives de peur de céder trop facilement à la forme très classique qui leur est rattachée retrouve soudain sa pleine liberté de créer. «Dans mes œuvres précédentes, l'objectif était une pure exploration du mouvement dans l'espace et dans le temps. Tout à coup, en insérant la danse dans une narration, celle-ci dicte la progression du mouvement. C'est à la fois inquiétant et excitant: sept ans de re-



SOURCE GBCM

Emily Molnar, qui interprète le rôle de Puck, reconnaît que la complexité du personnage est effectivement déculpée par sa féminité dans la lecture de John Alleyne.

cherche du mouvement prennent soudainement place avec aisance. J'ai une plus grande facilité à créer du mouvement à l'intérieur d'une narration, et je m'y sens plus libre parce que tout devient plus clair: je sais où je m'en vais.»

Ce tournant s'accompagne d'une rigueur et d'un perfectionnisme grandissants. Le directeur artistique accommodant qu'était Alleyne devient plus exigeant. Au début de la saison dernière, il remanie la distribution de la com-

pagnie: six nouveaux interprètes font leur entrée au Ballet British Columbia. «J'ai 14 beaux danseurs à la personnalité très forte», décrit le chorégraphe, visiblement fier de l'évolution de la compagnie. Mais avec sa petite distribution, le Ballet British Columbia a dû modifier quelque peu la répartition des rôles du *Songé de Shakespeare*. L'histoire tourne bien autour de féroces triangles amoureux entre Hermia, Lysandre, Hélène et Démétrius, mais la mise en abîme — la troupe de théâtre itinérante jouant au théâtre dans l'œuvre originale — est ici absente. Le monde des fées est également à l'honneur avec la reine Titania et le roi Obéron, et c'est à l'instigation du malicieux lutin Puck que les quiproquos se multiplient, facilités par le contexte magique et mystérieux de la forêt. Mais ici, «Puck est interprété par une femme superbe et statuesque de six pieds, explique Alleyne. Ça change tous ses rapports avec Titania et Obéron, avec tous les protagonistes. Et on a transformé Égée, le père d'Hermia, en gardien de toutes ces âmes éperdues d'amour qu'il poursuit dans la forêt.»

Emily Molnar, qui interprète le rôle de Puck, reconnaît que la complexité du personnage est effectivement déculpée par sa féminité dans la lecture de John Alleyne. «Le rôle de Puck, qui porte presque toute l'histoire, est en quelque sorte double: il y a l'aspect intérieur des émotions de Puck et le côté extérieur,

un peu diabolique, de sa curiosité et de sa relation particulière avec Obéron dans le recours à la magie.» Du point de vue de celle qui a dansé pour le grand chorégraphe contemporain William Forsythe, l'œuvre de John Alleyne garde une facture contemporaine malgré la présence d'une trame narrative. «On raconte l'histoire à travers le mouvement, pas juste à travers un mime. Habituellement, en ballet, narration et danse sont séparées: il y a un temps où l'histoire est racontée et un temps où se déploie la danse, et, ici, les deux se déroulent simultanément. Et il y a place à l'interprétation pour le danseur.»

Depuis le *Songé d'une nuit d'été*, John Alleyne a déjà créé *Orpheus* et *Shéhérazade* en 2002, mais la même fascination pour la part imaginative de la vie humaine stimule son travail créatif. «Quand on entre dans l'espace fictif des cygnes ou des lutins du ballet classique, on perd le fil narratif, et c'est là que la plus grande part d'expression et d'émotion entre en jeu. C'est un élément important du ballet classique et, en plus, c'est une chose à laquelle nous aspirons dans la vraie vie; nous cherchons tous cet espace où l'imaginaire peut prendre le relais sur le réel.»

SONGÉ D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Du Ballet British Columbia
Les 24, 25 et 26 octobre
à la salle Wilfrid-Pelletier
de la Place des Arts, à 20h.

CINÉMA

Hors d'œuvre

PARADIS - HEAVEN

De Tom Tykwer. Avec Cate Blanchett, Giovanni Ribisi, Stefania Rocca, James Lloyd. Scénario: Krzysztof Kieslowski, Krzysztof Piesiewicz. Images: Frank Griebe. Montage: Mathilde Bonnefoy. Musique: Arvo Pärt. Allemagne-États-Unis, 2002, 95 minutes. Version originale anglaise et italienne avec sous-titres français (au Quartier latin) et anglais (au AMC-Forum).

MARTIN BILODEAU

Tom Tykwer (*Cours, Lola, cours*) est à l'Allemagne ce que Lars Von Trier est au Dane-

mark: un concepteur-ébouffeur de génie, transformé par le succès en un ambassadeur hors pair. Son tout nouveau long métrage, *Heaven*, est par ailleurs le fruit d'un cuissage à haut risque avec le cinéma de Krzysztof Kieslowski, trépassé avant d'avoir pu mettre en images son projet de trilogie intitulée *Paradis, Enfer et Purgatoire*, dont seul le premier volet fut achevé sur papier.

Encore qu'achevé n'est pas le qualificatif approprié pour décrire *Heaven*, une œuvre belle et floue, ambitieuse et casse-cou, respectable et naïve, qu'on dirait suspendue entre la terre et le ciel. Avant de mourir, Kieslowski aurait exprimé le désir de voir sa trilogie, scénarisée avec son partenaire Krzysztof Piesiewicz, mise en scène par un ou plusieurs cinéastes de la nouvelle génération.

Le vœu, rendu public par l'entremise du dossier de presse, résonne comme une justification, d'autant plus nécessaire que la réalisation de *Heaven* a été confiée à un cinéaste qui, malgré tout l'intérêt qu'on lui porte (*Wintersleepers* et *The Princess and the Warrior* sont des œuvres originales et abouties), reste complètement étranger au rapport à l'autre et à l'au-delà qui pulse le cinéma

de l'auteur de *Tu ne tueras point* et *La Double Vie de Véronique*.

Le théâtre du film est celui de Turin, en Italie. Philippa (Cate Blanchett), une enseignante anglaise veuve d'un junkie mort d'une surdose, est placée en garde à vue après avoir causé une explosion dans un immeuble. Sa cible était un parrain de la drogue, ses victimes, quatre innocents, dont deux enfants. Son histoire émeut Filippo (Giovanni Ribisi), le jeune gendarme chargé de traduire son témoignage à l'intention du juge d'instruction. Rapidement mis au fait de la complexité de ses supérieurs avec la cible de Philippa, Filippo, dans un élan chevaleresque, planifie avec succès l'évasion de celle dont il

Heaven est

une œuvre

belle

et floue,

ambitieuse

et casse-cou,

respectable

et naïve,

qu'on dirait

suspendue

entre la terre

et le ciel

est épris et se jette

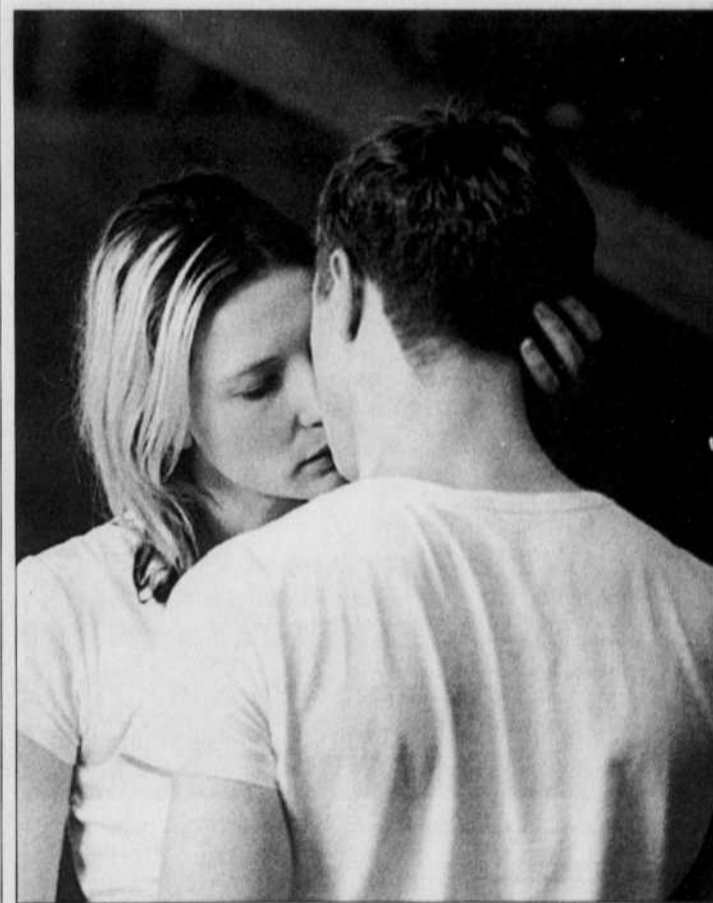
dans le vide avec elle.

Sur une intrigue palpitante et ultrasimple où sont confrontées la justice des hommes et la justice divine (dont Philippa, qui se voulait sa main, devient la victime), Tom Tykwer a posé des images excessivement travaillées, chargées parfois d'une symbolique outrancière qui sert à illustrer le combat entre le physique et le spirituel dont ses deux héros sont les guerriers pacifiques.

Sa mise en scène, étudiée, conceptuelle, repose sur un jeu de variations entre l'ombre et

la lumière, l'espoir et le désenchantement, le ciel et la terre. Fidèle à son habitude, il a donné au récit un mouvement non pas latéral mais vertical; du coup, les motivations des personnages ne s'inscrivent plus dans le temps et l'espace, mais dans une sorte d'absolu propre au film, où sont délibérément exclues les explications, les justifications et la psychologie de salon.

Il reste que dans l'absolu, et malgré ses qualités et ses interprètes (Ribisi est remarquable, Blanchett ensorcelante), *Heaven* est appelé à devenir une sorte de «hors-d'œuvre», tant dans l'œuvre de Krzysztof Kieslowski que dans celle de Tom Tykwer.



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

Cate Blanchett et Giovanni Ribisi.



SOURCE GBCM

Acacia Schachte et Todd Woffinden.

Festival
du
CINÉMA
INTERNATIONAL
en Abitibi-
Témiscamingue



CINÉMAS
GUZZO

Hydro
Québec

tourisme
abiti-
témiscamingue

Québec
tourisme
Québec

www.bonjourquebec.com
1 877 BONJOUR

voyages
ricard
Carlson Wagnall

Rouyn-Noranda

film d'ouverture
«Minor mishaps»
PETITS INCIDENTS
PRIX AU MEILLEUR FILM EUROPÉEN, BERLIN 2002
Film danois, 2001, version originale sous-titrée en français
Comédie dramatique réalisée par Annette K. Olesen

Savourez le week-end d'ouverture du Festival du cinéma international en
Abitibi-Témiscamingue
tout en découvrant les attraits de la région!

Forfait Festival

3 nuits - 4 jours

du vendredi 25 au lundi 28 octobre

Places limitées, réservation avant le 21 octobre
Transport non inclus

285 \$

par personne en occupation double
taxes en sus

Votre forfait comprend

- La soirée d'ouverture (Théâtre du cuivre de Rouyn-Noranda)
- Les projections et activités avec les invités du Festival
- Les visites touristiques dont le Refuge Pageau (Amos)
- L'hébergement et six repas

Tourisme Abitibi-Témiscamingue 1 800 808-0706

www.lino.com/festivalcinema

Culture

CINÉMA

Allers-retours

INTERVENTION DIVINE

Réalisation et scénario: Elia Suleiman. Avec Elia Suleiman, Manal Khader, Nayef Fahoun Daher. Images: Marc-André Batigue. France-Palestine, 1 h 32.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Prix du jury au dernier Festival de Cannes, couronné aussi du laurier de la critique internationale, *Intervention divine* s'est révélé la-bas le film-surprise, celui que nul n'avait vraiment vu venir et qui fut accueilli par une chaude clameur. Le Palestinien Elia Suleiman avait pourtant déjà reçu à Venise le prix du meilleur premier film en 1996 pour *Chronique d'une disparition*, mais c'est *Intervention divine* qui l'a vraiment consacré.

Il faut dire que cette œuvre insolite et puissante qui réconcilie tous les genres, de la chronique de guerre à l'œuvre burlesque, le tout mêlé de romance impossible, de poésie et de fantastique, s'est révélé un des morceaux les plus abutis de la compétition cannoise. Présent à Montréal la semaine dernière au FCMM, le cinéaste est venu parler du film mais aussi de cette terre envahie dont il est issu et où il refuse désormais de vivre.

Intervention divine commence avec une scène d'anthologie sur laquelle on peut greffer tous les symboles: un père Noël criblé de balles et dont les cadeaux s'échappent de la hotte au milieu des cactus. Le ton est donné; le film mariera l'étrange au réalisme en un mosaïque de tons où même les arts martiaux avec effets spéciaux auront droit de cité. Il s'agit avant tout d'un film sur la guerre et sur cette impossible vie à Nazareth, avec les va-et-vient d'un côté à l'autre du poste-frontière israélien, cauchemar des Palesti-

niens. Le film se tisse autour d'un personnage central, E. S. (joué par le cinéaste lui-même), dont le père, brisé par les batailles pour l'harmonie civique, se meurt à l'hôpital. E. S. vit à Jérusalem et aime une Palestinienne de Ramallah, qu'il ne peut rencontrer que dans un stationnement à côté du poste-frontière. Parlent-ils? Même pas. Le visage impassible du comédien-cinéaste exprime l'absurdité même de ces allers-retours entre les mondes, au milieu des injures des soldats, en quête d'un amour impossible.

Un ballon à l'effigie d'Arafat, scène d'une grande beauté, porteuse de tous les espoirs, s'échappera des mains du personnage pour voler au-dessus du checkpoint, échappera aux militaires et atteindra Jérusalem et ses dômes. Parfois, l'animosité et la violence parlent d'elles-mêmes dans le film. Parfois, des symboles prennent le relais de la narration en lui apportant son poids de poésie. Et la scène onirique des combats de ninjas en tenues traditionnelles israéliennes est une image qui ouvre sur une soif politique de vengeance mais aussi sur une invitation à laisser s'exprimer la puissance de l'imagination.

Avec sa signature palestinienne, *Intervention divine* est un film partisan mais avant tout un miroir présenté à la folie de la guerre, toutes factions confondues. Il est aussi et surtout une complexe et remarquable œuvre d'auteur, pleine d'ironie, de folie, d'exubérance, mariant la tragédie au spectacle burlesque de ses délires mais conservant aussi son poids de mystère. Jamais le film ne révélera tous ses codes. Jamais il ne traduira le langage de ses images. Mais dans la beauté, dans l'horreur, dans l'humour, il dessine un point d'interrogation sur le conflit interminable du Proche-Orient. Pourquoi cette folie?

Haletant face-à-face

LE FILS

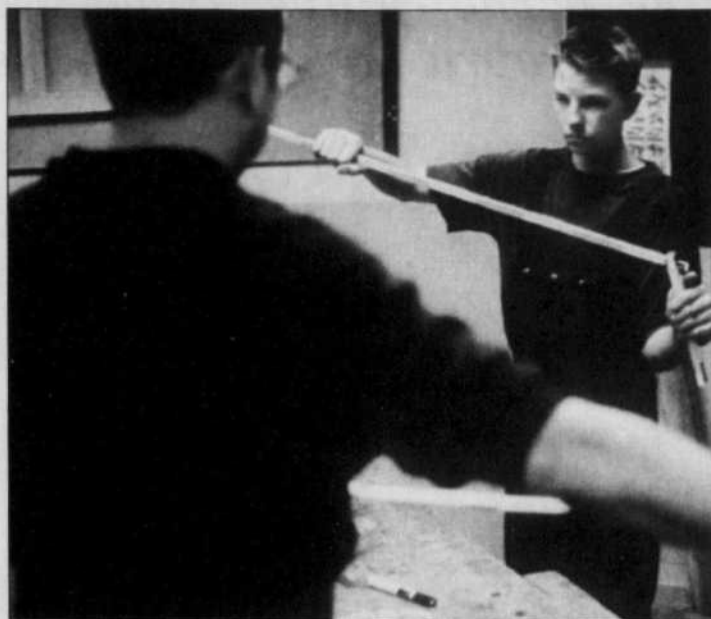
Réalisation et scénario: Jean-Pierre et Luc Dardenne. Avec Olivier Gourmet, Morgan Marinne, Isabella Soupard, Remy Renaud, Nassim Hassaini. Images: Alain Marcoen. Belgique, 1 h 43.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Au dernier Festival de Cannes, les frères belges Jean-Pierre et Luc Dardenne ne sont pas repartis bredouille avec *Le Fils*. Olivier Gourmet, leur acteur fétiche, a remporté le prix d'interprétation masculine pour ce rôle qui faisait parler son corps autant que son visage. Cannes avait déjà porté chance aux frères Dardenne puisque c'est à la Quinzaine des réalisateurs que leur percutant film *La Promesse* leur avait apporté une reconnaissance internationale en 1996 et que *Rosetta* avait récolté la palme d'or en 1999. Leur œuvre cinématographique d'engagement est d'une rare cohérence.

Le Fils aborde un sujet à la fois névralgique et rarement traité, le pardon, dans ses retranchements les plus troublants, mais la construction du film est en forme d'énigme. Longtemps, la nuque, le corps d'Olivier Gourmet nous seront livrés en état d'agitation sans qu'on comprenne bien ce que ce menuisier qu'il incarne, qui fait travailler des apprentis fraîchement sortis des centres de réforme, veut à un jeune garçon. Olivier le refuse dans son atelier, puis le suit, le piste, le rattrape, lui enseigne le métier. Francis (Morgan Marinne) incarne avec une sensibilité farouche ce garçon entre deux âges, à peine sorti de l'enfance, en quête d'un père substitut, qui admire et craint l'homme appelé à devenir son tuteur.

Tout le rapport entre ces deux êtres passe par les postures et les mouvements du quotidien, le corps à la fois lourd et fébrile d'Olivier Gourmet mais aussi le toucher du bois, les gestes du métier, un non-dit dont la caméra nerveuse, parfois irritante, traque les manifestations avant d'en révéler le sens. Cette nuque



Morgan Marinne (Francis) et Olivier Gourmet (Olivier) dans *Le Fils*, des frères Jean-Pierre et Luc Dardenne.

d'Olivier Gourmet, longtemps au centre de l'image, parle bien avant sa bouche. Le comédien belge au physique lourdaut (et au regard qui louche en égarant les repères de la caméra) se retrouve en état d'instabilité constante. Tout ici est mouvement et dérouté.

Le drame qui unit le maître et l'apprenti (une histoire de meurtre d'enfant sur un enfant) se dévoile peu à peu au spectateur mais le personnage de Francis, lui, ignore longtemps les motivations qui animent son nouveau tuteur. C'est le passé familial d'Olivier, avec sa fracture sanglante, qui explique son comportement erratique sans pour autant laisser présager ses actes. La confrontation du maître et de l'apprenti dans un entrepôt isolé — la scène la plus forte du film — culminera-t-elle sur une vengeance? Ce face-à-face haletant semble se construire devant le spectateur comme si les cinéastes igno-

raient eux-mêmes la réponse et laissaient le sort en décider à leur place.

Le Fils repose sur cette présence charnelle d'Olivier Gourmet, qui joue de non-équilibre avec l'agilité trouble du jeune homme dans ce jeu cruel de chat et de la souris sur lequel l'ombre de la mort n'en finit plus de rôder.

Ce film ne séduit pas le spectateur mais le déstabilise jusqu'au malaise et le bouleverse en bout de course par la force des sentiments mis en branle, sorte de mécanique emballée, porteuse de meurtre ou de pardon. Il s'agit d'une œuvre forte et importante par l'audace de sa thématique et par cette interprétation toute en plongée et en courage, consacrant la place qu'occupent les frères Dardenne au cinéma, dans la lignée de Bresson, du côté du gouffre intérieur où la caméra nous entraîne jusqu'au vertige.

Un thriller rouge et noir

L'EXPÉRIENCE (DAS EXPERIMENT)

Réalisation: Oliver Hirschbiegel. Scénario: Mario Giordano, Christoph Darnstadt, Don Bohlinger, d'après *Black Box*, de Mario Giordano. Avec Moritz Bleibtreu, Christian Berkel, Maren Eggert, Oliver Stokowski, Wotan Wilke Möhring, Justus Von Dohnanyi, Edgar Selge. Images: Reiner Klausmann. Musique: Alexander Van Bubenheim.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Allégorie sur les rapports de force aux rôles que la société fait jouer aux gens, *L'Expérience* (*Das Experiment*), une œuvre très dure, menée tambour battant, frappe comme un coup de poing. Thriller rouge et noir à la montée dramatique implacable, le film n'est pas à mettre entre toutes les mains et pourrait traumatiser quelques âmes sensibles. Les autres ne regretteront pas leur sortie devant sa force et son efficacité.

Basé sur le roman de Mario Giordano, *L'Expérience* met en scène 20 cobayes humains participant à des jeux de rôle pour une équipe de scientifiques. Dans une prison, ils incarneront, durant 14 jours, les uns les gardes, les autres les prisonniers, devant l'œil de la caméra. Très rapidement, tout ira mal: humiliations des prisonniers, révoltes de leurs têtes fortes et gardes bientôt transformés en brutes. Bien entendu, le fait que l'action se déroule en Allemagne évoque la dynamique des camps nazis, où des hommes apparemment normaux se sont transformés en tortionnaires insensibles. Cela dit, la parabole est plus large et englobe l'humanité dans toutes ses lâchetés et cruautés.

Moritz Bleibtreu incarne Tarek, le prisonnier gueulard et provocateur, celui qui sème le vent et récolte la tempête dans l'espoir de tirer un reportage de l'expérience. Il est l'acteur le plus connu du lot et sa présence charismatique perce l'écran. Mais Christian Berkel, en Steinhoff, un espion de l'armée qui a infiltré le groupe de prisonniers, s'impose à la caméra très tôt aussi.

Une des forces du film réside dans le portrait de groupe. Chaque profil est unique, bien dessiné. Gardes et prisonniers sont décrits avec leurs faiblesses, leurs manies, leur caractère respectif. Si bien qu'à l'heure de la révolte ultime, la logique psychologique fonctionne à plein et le spectateur identifie déjà les leaders comme les victimes.

L'Expérience se joue en deux temps: à la montée dramatique et à la description des personnages succède la difficile et haletante bataille entre les camps, culminant dans l'horreur et le sang. La griffe européenne d'Oliver Hirschbiegel se fait sentir dans son souci du détail éloquent, dans ses brillantes descriptions de personnages, sans quête de l'effet pour l'effet, mais à l'écoute des besoins de l'action. D'où le réalisme de cette histoire qui donne froid dans le dos.

EXCELLENT FILM...
UN PUISSANT DRAME PSYCHOLOGIQUE...
REMARQUABLEMENT BIEN FAIT...
GAGNANT DE 15 PRIX INTERNATIONAUX
MEILLEUR FILM • MEILLEUR ACTEUR • MEILLEUR RÉALISATEUR • PRIX DU PUBLIC

«... UN PUISSANT DRAME PSYCHOLOGIQUE...»
«... REMARQUABLEMENT BIEN FAIT...»
GAGNANT DE 15 PRIX INTERNATIONAUX
MEILLEUR FILM • MEILLEUR ACTEUR • MEILLEUR RÉALISATEUR • PRIX DU PUBLIC

UN FILM DE OLIVER HIRSCHBIEGEL

L'EXPÉRIENCE

VERSION FRANÇAISE DE DAS EXPERIMENT

AVEZ-VOUS LES NERFS ASSEZ SOLIDES?

Basé sur des événements réels

www.christalfilms.com/experiment

16 ANS	MONTRÉAL	PARISIEN	PONT-VIAU 16	ST-EUSTACHE
BOUCHERVILLE	ST-BRUNO	CARRÉ FOUR DORON	QUATHEAU	MÉGA-PLEX* SUZOU
LACHENAIE	ST-HYACINTHE	ST-JEAN	SHAWINIGAN	MARION DU JONÈS
TROIS-RIVIÈRES D.	DRIMONVILLE	JOLIE TTE	SHERBROOKE	ST-ADELE
VERSION ORIGINALE AVEC	LE FORUM 22	DES SOURCES 10	TASCHEREAU 18	CAVENISH (Mail)

K.FILMS AMÉRIQUE - LES CINÉMAS NATIONAUX DE QUALITÉ - PRÉSENTE

SÉLECTION - FESTIVAL DE CANNES 2002 - SEMAINE DE LA CRITIQUE

LE PUBLIC DU FESTIVAL DES FILMS DU MONDE A ADORÉ

«Film génial, plein de talent... Un film qui sait rire et dédramatiser nos misères de femmes.»
Huguette Surprenant, Longueuil

«À la sortie nous chantions et dansions.»
Gisèle Guimont, Montréal

«Quel plaisir de rigoler autant à 9h le matin.»
«Fantastique de voir LES PARAPLUIES DE CHERBOURG rencontrer SITCOM.»
Claire Le Bail, Montréal

AMIRA CASAR - MARINA FOÏS - OLIVIA BONAMY
CHARLES BERLNING - SERGI LOPEZ

FILLES PERDUES
CHEVEUX GRAS

UN FILM DE CLAUDE DUTY

DÈS AUJOURD'HUI!

CLAUDE BERRI PRÉSENTE

CHARLOTTE GAINSBORG • YVAN ATTAL

«... une comédie à l'américaine très enlevée, bien ficelée...»
- LE POINT

«Le charme à l'état pur.»
- SYRUS MASCARÉ

«... délicieusement drôle... on rit souvent, et avec un vrai plaisir.»
- TZURIZ 2001

«Charlotte Gainsbourg, rayonnante.»
- L'ESPRIT

MA FEMME EST UNE ACTRICE

UN FILM DE YVAN ATTAL

www.christalfilms.com

MONTRÉAL	PARISIEN	CINÉMA Beaubien	PONT-VIAU 16
BOUCHERVILLE	ST-BRUNO	CHATEAUGUAY ENCORE	PLAZA DELSON
SHERBROOKE	PLAZA REPENTIGNY		

À L'AFFICHE!

«... Michel Jette réussit l'exploit de remuer nos tripes.»
- Le Journal de Montréal

HISTOIRE DE PEN

À L'AFFICHE!

«Un bonheur d'enfant.»
- LE JOURNAL DE MONTRÉAL

ELLIPSAÏME

BÉCASSINE

LE TRÉSOR VIKING

un film de Philippe Vidal

À L'AFFICHE!

Culture



exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Robert Morin, sans complaisance

Son film *Le Nèg'* gagne nos écrans vendredi prochain. Le cinéaste de *Requiem pour un beau sans-cœur* et de *Quiconque meurt, meurt à douleur* propose une fois de plus une œuvre à la construction complexe, sans l'ombre d'une complaisance, qui trempe la caméra dans la plaie.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Depuis 25 ans qu'il témoigne de notre univers, il a toujours plusieurs fers au feu, Robert Morin, des projets multiples roulant en même temps, en vidéo, au cinéma. Alors, l'un d'eux finit tôt ou tard par éclore. C'est le cas du *Nèg'*, si long-temps virtuel ou en chantier, qui sort dès vendredi sur nos écrans. Le film est terminé depuis l'hiver dernier et attendait le feu vert des distributeurs. Morin s'en avoue satisfait. Il lui a donné la structure qu'il voulait et le jeu des comédiens l'emballa. «*Le film est meilleur que mon scénario*», dit-il.

Œuvre à la fois comique et très dure, son film aborde la bêtise humaine, la peur de l'autre, l'intolérance et la cruauté des groupes au sein desquels les individus perdent leur jugement et le sens des valeurs. «*J'ai tourné une tragédie à la Shakespeare*, explique Morin, *mais en variant les tons, la mêlant de mystère, de comédie, de burlesque*. Le *Nèg'* est une toute petite métaphore du 11 septembre où des Arabes entrent dans une tour sans que les autres comprennent pourquoi...»

Il eut une longue gestation, ce film-là. Le cinéaste québécois avait commencé à écrire son scénario il y a huit ou neuf ans, mais l'idée initiale du film remonte au début des années 1980. Normand Brathwaite lui avait raconté que, au cours de sa jeunesse avec son frère, il dé-

truisait les statues de plâtre représentant des petits nègres à la pêche ou portant un fanal que les gens mettent sur leur terrain en guise de nains de jardin, jugeant ces objets insultants pour les noirs. «*Mais la base même du scénario m'est venue en relisant Le Bruit et la fureur, de Faulkner*, précise Morin. *Celle d'un milieu tricoté serré qui voit surgir un étranger...*»

Un secret connu de tous

Le Nèg' met en scène à la campagne un jeune noir qui détruit une statue de nègre dans le jardin d'une vieille dame (Béatrice Picard). Des campagnards, plus ou moins éméchés (dont Emmanuel Bilodeau et Robin Aubert) et complètement épaïs, décident de faire un sort à l'adolescent et ça tourne mal. Le film aborde l'enquête des policiers à travers les témoignages contradictoires de chacun, mais aussi les biais résultant des problèmes personnels des enquêteurs.

Il a été tourné et enrichi en plusieurs temps, ce *Nèg'*-là. À partir d'un canevas, deux versions vidéo furent effectuées, avec les acteurs, le caméraman, et chaque fois les comédiens improvisaient, développaient des répliques, certains inventaient une partie de leur rôle. La dernière mouture, en 35 mm, conserva les meilleurs éléments de ce *work in progress*. C'est à Saint-Basile-le-Grand que l'action, qui finit en cauchemar, fut filmée.

«*À travers Le Nèg'*, j'ai caché vo-



Le réalisateur du film *Le Nèg'*, Robert Morin.

lontairement plein d'éléments comme dans tout bon polar, précise le cinéaste. *J'ai voulu m'approcher de ce qui fait qu'on tripe dans un roman en remplissant les vides nous-mêmes. Au cinéma, c'est plus difficile à faire à cause des images, mais on peut jouer sur des structures narratives et des ellipses, faire parler quelqu'un au lieu de montrer la scène, etc.*»

Et Morin d'ajouter que, dans le film, chacun possède un secret connu par tous, mais lorsqu'une catastrophe survient, l'omerta est de mise et le milieu campagnard tricoté serré protège les siens.

Dans *Requiem pour un beau sans-cœur*, Morin avait utilisé une caméra subjective pour approcher l'univers de chaque personnage. Avec *Le Nèg'*, chacun possède son langage propre. «*Ici, j'ai exploré la caméra subjective, la caméra objective, la technique documentaire, celle du théâtre où quand les gens entrent et sortent du cadre.*»

Tout au long de son supplice, le jeune noir demeurera silencieux. Parle-t-il français? Anglais? On l'ignorera toujours. «*Il est fier, explique Morin, et sait bien qu'avec des crétins comme ça, il devient inutile de s'expliquer. Le racisme, c'est une affaire collective, du vandalisme humain qui se joue en gang. Il y en a un qui commence le bal, l'autre en rajoute. Ça finit par prendre des proportions hallucinantes.*»

Morin ne chôme jamais. Son *Nèg'* derrière lui, il jongle avec un projet de mini-série, également une grosse production internationale en Amazonie, ensuite un non moins gros long métrage en anglais, puis un polar à la *Short Cuts*. L'un d'entre eux, comme d'habitude, finira par sortir du chapeau. Sinon, il reprendra sans doute sa caméra vidéo ou son ordinateur de scénariste pour faire naître encore d'autres univers.

Paul Driessen anime la Cinémathèque

MARTIN BILODEAU

Comme la majorité des cinéastes d'animation, Paul Driessen travaille dans l'ombre et tisse ses films en silence. Aussi est-il rare de voir son œuvre regrouper afin qu'on puisse en définir le style et l'originalité, en identifier les marques et les récurrences. La Cinémathèque québécoise pallie ce manque cette semaine en projetant l'intégrale de l'œuvre de Paul Driessen (qui compte une vingtaine de films), au long de cinq programmes dont le premier sera présenté mardi soir, en présence du cinéaste.

Avec Co Hoedeman et Frédéric Back, Paul Driessen fait partie des cinéastes d'animation dont les films, égrénés dans nos boîtes à images depuis quelques décennies, nous paraissent immédiatement familiers. Moins connu, toutefois, est le parcours de ce Hollandais né en 1940, qui émigra au Canada en 1970 afin de poursuivre à l'ONF une œuvre déjà amorcée dans son pays. De l'intérieur de l'ONF, puis en partenariat avec lui, d'ici et de là-bas (il continue de travailler aux Pays-Bas), Paul Driessen a peaufiné un style inimitable où les couleurs rares ou timides cèdent devant la suprématie de la ligne.

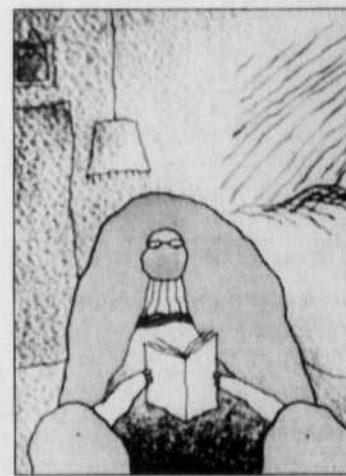
Fragile, hésitante, la ligne forme dans ses films les contours et le contenu, presque en continu, comme si la main et le dessin (sur papier ou acétate) étaient inséparables. Paradoxalement, les films de Paul Driessen accordent une très grande importance au hors-champ, à ce qui existe (ou pas) en dehors du dessin. Ses personnages arrivent ou s'y engouffrent, parfois y tombent, comme c'est le cas dans le remarquable *Jeu de coudes*, réalisé en 1980. Le récit — un groupe d'individus automatisés, alignés à la façon d'une chaîne de montage, qui s'échangent des coups de cou-

de celui qui est placé au bout — donne le ton de son cinéma, composé de fables cruelles, souvent éclatées, axées sur les jeux de conséquences, les télescopes et les chaînes de prédation.

Dans *La Belle et la boîte*, Driessen fait se recouper, avec force permutations, des récits mythiques et des contes de fée. Dans *La Fin du monde en quatre saisons*, un film fort complexe et outragéusement sans logique, les actions de cinq vignettes, en apparence sans lien entre elles, s'emmêlent et se confondent.

Or, il existe des liens entre les films de Paul Driessen. Les voir, ainsi compilés, à la queue-leu-leu permet par ailleurs de reconnaître l'originalité d'une œuvre qui, malgré tous les assauts technologiques que subit le cinéma d'animation contemporain, ne se conjuguera jamais au passé.

INTÉGRALE
PAUL DRIESSEN
Cinémathèque québécoise
22, 24, 29, 30 et 31 octobre
Info: (514) 842-9768



Dessin de Paul Driessen.

Truands d'occasion

WELCOME
TO COLLINWOOD

Réalisation et scénario: Anthony et Joe Russo. Avec William H. Macy, Sam Rockwell, Luis Guzman, Michael Jeter, Patricia Clarkson, George Clooney. Images: Lisa Rinzler, Charles Minsky. Montage: Amy E. Duddleston. Musique: Mark Mothersbaugh. États-Unis, 2002, 107 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Les cambriolages de haute volée ne se comptent plus par les temps qui courent, du moins sur grand écran, souvent perpétrés par des stars (Robert De Niro dans *The Score*, Brad Pitt dans *Ocean's Eleven*, Gene Hackman dans *Heist*, voire Woody Allen dans *Small Time Crooks*). Le cinéma indépendant semble aussi vouloir sa part du gâteau.

Pour leur premier long métrage, les frères Anthony et Joe Russo ont décidé à leur tour de passer à la caisse avec *Welcome to Collinwood*, non sans avoir convaincu au passage quelques précieux partenaires, Steven Soderbergh et George Clooney, à titre de producteurs. Ils en ont aussi profité pour piller quelques bonnes idées dans *Le Pigeon* (1958), de Mario Monicelli, mais le tout transplanté à Cleveland, et pas dans ses quartiers les plus huppés.

La première image suffit à nous mettre la puce à l'oreille: quatre hommes au visage barbotté de suie, immobiles et hébétés, semblent sortis à peu près indemnes d'une terrible catastrophe. Le film raconte les péripéties des trois semaines ayant précédé ce désastre annoncé. Simple voleur de voitures, Cosimo (Luis Guzman) se retrouve

en prison et apprend d'un compagnon de cellule qu'un bijoutier cache chez lui une petite fortune. Il en glisse un mot à sa future et improbable épouse, Rosalind (Patricia Clarkson), qui tente de trouver le cambrioleur idéal pour ce boulot particulier.

Dans le quartier de Collinwood, les voleurs d'occasion se regroupent, dirigés par Pedro (Sam Rockwell), un minable boxeur, mais au rayon des minables il n'est pas seul. Entre Riley (William H. Macy), photographe dont la femme est en prison et son bébé toujours pendu à son cou, et Toto (Michael Jeter), plus sénile que malhonnête, la joyeuse équipée n'inspire pas confiance, et encore moins un soupçon de professionnalisme. L'aventure sera pleine d'embûches, parfois même semées par ces crapules cherchant la fortune mais récoltant surtout le trouble. La science d'un spécialiste des coffres-forts, Jerzy (George Clooney, tatoué et rivé à une chaise roulante), ne change pas grand-chose à leur amateurisme congénital.

Devant *Welcome to Collinwood*, on ne peut s'empêcher d'y voir un *Ocean's Eleven* des pauvres, où l'on a troqué le clinquant de Las Vegas pour la morosité architecturale de Cleveland, et de grandes vedettes pour des acteurs talentueux associés surtout à la frange indépendante du cinéma américain. Et le contraste est plutôt saisissant entre l'appareillage technologique des uns et la quincaillerie vieillotte des autres, Riley volant une caméra 16 mm dans un marché aux puces pour filmer le propriétaire du coffre en train d'effectuer la combinaison. En fait, le récit semble figé en un temps indéfinissable, une époque imprécise, dans une partie de la ville laissée à l'abandon.

À cette morosité s'oppose bien sûr la drôlerie de ces personnages tous très typés, ce qui permet de multiplier les querelles, les gaffes et autres malentendus. Par contre, après le plaisir de voir évoluer William H. Macy avec son énergie habituelle ou sourire devant le courage de Michael Jeter de jouer, fort bien, au vieux demeuré, il ne reste plus qu'à attendre la conclusion, évi-

dente dès le départ, de cette entreprise laborieuse.

Pour que *Welcome to Collinwood* se démarque réellement de ses nombreux prédécesseurs, il aurait fallu davantage qu'un humour de collégiens et que les bonnes grâces financières de deux célèbres producteurs. Il s'agit sans doute pour eux d'un pari sur l'avenir des frères Russo et non d'un moyen rapide de se rendre à la banque en rigolant.

APPEL DE CANDIDATURES CONSEIL DU PATRIMOINE DE MONTRÉAL MEMBRES

Dans le cadre de l'article 83.12 de la charte de la Ville de Montréal, celle-ci suscite des candidatures afin de constituer une banque de candidats au sein de laquelle peuvent être recrutés les membres et les membres suppléants du Conseil du patrimoine de Montréal, le poste de président ayant fait précédemment l'objet d'un appel de candidatures. Le présent appel vise à combler huit postes de membre dont un de vice-président et trois postes de membre suppléant.

Les personnes choisies pour remplir ces fonctions doivent posséder une excellente connaissance du milieu montréalais, de ses intervenants, des enjeux relatifs à la sauvegarde et à la mise en valeur de l'une ou l'autre des diverses facettes du patrimoine. Une vision éclairée et novatrice de la prise en compte du patrimoine constitue une qualité essentielle à la fonction. Le mandat peut être d'une durée d'un, deux ou trois ans; il est renouvelable une seule fois de façon consécutive.

Ces postes ne sont pas rémunérés et exigent une disponibilité permettant la participation aux assemblées du Conseil et aux réunions de ses comités spéciaux chargés d'étudier des questions particulières.

Le Conseil est appelé à exercer les fonctions suivantes :

- il conseille et donne son avis au conseil de la ville, au comité exécutif et aux conseils d'arrondissement, à la demande de ces derniers, sur les services et les politiques municipales à mettre en œuvre afin de favoriser la protection et la mise en valeur du patrimoine;
- il fournit, de sa propre initiative ou à la demande du conseil de la ville, du comité exécutif, d'un conseil d'arrondissement ou des services municipaux, des avis sur toute question relative à la protection et la mise en valeur du patrimoine;
- conformément aux règles proposées par l'Office de consultation publique de Montréal, il peut solliciter des opinions, recevoir et entendre les représentations de toute personne ou groupe sur les questions relatives à la protection et la mise en valeur du patrimoine soient effectuées;
- il recommande au conseil de la ville, au comité exécutif et aux conseils d'arrondissement que des études et des recherches relatives à la protection et à la mise en valeur du patrimoine soient effectuées;
- il contribue à l'élaboration et à la mise en œuvre de la politique du patrimoine de la ville;

Renseignements :
www.ville.montreal.qc.ca/culture

Toute personne intéressée à répondre à cet appel devra joindre à sa candidature un curriculum vitae et faire état de ses domaines de connaissances spécifiques pertinents au poste recherché. Les candidatures devront parvenir, avant le 5 novembre 2002, au Service du développement culturel à l'attention de madame Rachel Laperrière, à l'adresse suivante :

Madame Rachel Laperrière
Directrice générale adjointe
Service du développement culturel
Ville de Montréal
5650, rue d'Iberville, 5^e étage
Montréal (Québec)
H2G 3E4

Ville de Montréal

Voyez
les meilleures publicités
de la planète

49^{ème} FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE LA PUBLICITÉ

À L'AFFICHE
DEUX SEMAINES SEULEMENT

du 18 au 31 octobre 2002
13h00 - 15h00 - 17h00 - 19h30 - 21h30

Cinéma Quartier Latin, 350, rue Émery (angle St-Denis; métro Berri-UQAM)



PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC
FILM D'OUVERTURE : UN CERTAIN REGARD : CANNES 2002
SELECTION OFFICIELLE : FFM 2002
PRIX DU PUBLIC : QUÉBEC 2002

« Un hommage incomparable à la beauté des mots et à la puissance de l'imaginaire : **BEAU, TOUCHANT, ENVIRANT!** »
Denise Maril - Journal de Québec

« UN COUP DE MAÎTRE...
Dai Sijie effectue un retour aux sources qui pourrait s'avérer sa consécration de cinéaste! »
Le film français

« UNE SPLENDEUR VISUELLE :
Zhou Xun - la petite tailleuse - irradie la beauté féminine. »
Variety

« Une belle histoire d'amour dans d'époustouflants et superbes décors. »
Juliette Ruet - Voix

LIBRE FAYOLLE LA PRODUCTION PHILIPPE ROUBRELET

XUN ZHOU | KUN CHEN | YE LIU

Balzac
ET LA PETITE
TAILLEUSE CHINOISE

UN FILM DE
DAI SIJIE
D'APRÈS SON BEST-SELLER INTERNATIONAL

À L'AFFICHE DÈS LE 25 OCTOBRE

« VIVE LA CRÈME DES FEMMES! »
Liam Lacey, The Globe and Mail

★★★★★
« Un vrai festin cinématographique auquel il faudrait accorder 8 étoiles! »
Régis Tremblay, Le Soleil

★★★★★
« Un véritable fantôme que l'on déguste à grandes lampées: un délice! »
Christian G&H, Le Droit

FRANÇOIS OZON

www.8femmes-lefilm.com

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN | CINÉMA Beauséjour | CINÉPLEX ODEON LASALLE (PIACE) | CINÉPLEX ODEON BROSSARD | BOUCHERVILLE | JOLIETTE | MASON DU CINÉMA | SHERBROOKE | GATINEAU

À L'AFFICHE! | version originale française avec sous-titres anglais

Culture

SPECTACLES

L'homme qui frôla le soleil

SYLVAIN CORMIER

Au bout du fil, de chez lui en Arkansas, Billy Lee Riley me parle de Jerry Lee Lewis. Précisons: pas Jerry Lee Lewis le pianiste fou furieux du rock qui maria sa cousine de 13 ans, mais le même Jerry Lee Lewis du temps qu'il était l'un des Little Green Men, le groupe de rockabilly qui accompagnait Billy Lee Riley. Car c'est bel et bien Jerry Lee qui tapochait les noires et blanches comme un forcené dans *Flying Saucer Rock'n'Roll* pendant que Riley s'égosillait au micro. Cela se passait autour de décembre 1956, dans un studio grand comme mon ongle d'auriculaire, situé au 706 Union à Memphis. Le studio des disques Sun de Sam Phillips. Oui, là. Au cœur même du soleil. Là où Elvis. Là où Jerry Lee. Là où Roy Orbison... là où la légende du rock prend sa source. «*Le rock'n'roll existait avant nous, le rockabilly aussi, rectifie Riley avec un accent sudiste gros comme l'Arkansas. Mais ça s'appelait autrement. C'était du big beat, du boogie. Bill Haley en faisait. Joe Turner en faisait. Mais à cause de l'impact d'Elvis, on ramène tout à Sun.*»

Billy Lee Riley? C'était l'un des autres «rockabilly cats» de la litte Sun, comme le chanta Johnny Cash en 1987 pour l'album-retrovaillées *Class Of '55 (I Will Rock'n'Roll With You)*. Ils étaient nombreux à se bousculer au portillon de la gloire chez Sun, tout un tas d'autres Elvis qui ne devinrent pas Elvis parce qu'il y avait eu Elvis avant, mais qui donneront au monde de sacrées plaquettes de pur rockabilly: Warren Smith, Carl Mann, Bill Justis, Charlie Feathers. Et Billy Lee Riley.

À portée de prénom

Il passa bien près de la gloire, Riley. A ça. Et encore. Moins que ça. Sale histoire, en vérité. L'intéressé raconte l'anecdote, probablement pour la cent millième fois, sans la moindre amertume dans le ton. Mais réécoutez d'abord *Flying Saucer Rock'n'Roll* et *Red Hot*, ses deux plus formidables enregistrements chez Sun. Entendez-moi résonner ces riffs, recevez au plexus ce rythme qui pompe le sang, injectez-vous cette dose massive d'énergie, envolévous! C'était certainement pas moins fort que du Jerry Lee. Et Billy n'était pas moins beau gosse. Il aurait pu cartonner, se dit-on: c'étaient de potentiels numéros un de palmarès. «*Le dj Allen Freed était sûr qu'on avait un hit. Et il n'était pas le seul. Tout le monde y croyait, sauf Sam. J'étais dans le bureau de Sam Phillips quand il a annulé les commandes qui commençaient à débouler pour Red Hot, parce qu'il voulait faire de la place à Great Balls Of Fire,*

la chanson de Jerry Lee.» Mesurez l'ironie: c'est au sein des Little Green Men que Phillips remarqua Lewis. Imaginez la frustration. Le bouillant Billy se défoula à même le mobilier du studio, mais le mal était fait: Jerry Lee devint star mondiale et Billy resta sur la touche. «*Tout ça est bien loin maintenant, relativise Riley. Sam et moi sommes bons amis. J'ai compris que c'était un type d'envergure locale et qu'il avait eu pas mal de difficulté à vivre avec le succès d'Elvis. C'est pour ça qu'il a vendu son contrat à RCA. Il aimait mieux être le roi de son patelin qu'un producteur parmi d'autres à l'échelle nationale.*» N'aurait-il tout de même pas pu propulser deux chansons à la fois au sommet? «*S'occuper de Jerry Lee, c'était déjà trop pour Sam.*»

Au bout du fil, je frissonne. Jerry Lee. Sam. Elvis. Si Billy utilise les prénoms, c'est pas parce qu'on les connaît tous. C'est parce qu'il était là. A portée de prénom. Pour le fou fini de rock'n'roll que je suis, la proximité donne le vertige. Et ça ne s'arrête pas là. Après Sun, Riley lança sa propre compagnie de disques, Rita Records, sur laquelle Harold Dorman grava le succès *Mountain Of Love*. Après Rita, Riley devint musicien de studio à Los Angeles: on peut entendre son harmonica ou sa guitare sur des dizaines et des dizaines de disques des Sammy Davis Jr., Dean Martin, Rick Nelson, Johnny Rivers, les Beach Boys (*Help Me Rhonda*) et autres Herb Alpert (la guitare principale de *Lonely Bull*, c'est la sienne). Et oui, re-frisson, il a travaillé pour ce fou génial de Phil Spector. «*J'ai joué sur pas mal de titres des Ronettes. J'aimais bien Phil, même s'il était un peu étrange. Après Sam Phillips, j'étais prêt à tout.*»

Célébré depuis la fin des années 1970 par les Britanniques férus de rockabilly des origines, Riley récolte aujourd'hui l'usufruit de son labeur. Et plutôt deux fois qu'une. Retour à sa propre origine, la communauté blues l'a accueilli à bras ouverts au début des années 1990. «*J'ai appris la musique dans les champs de coton, et c'est ce que je chante maintenant quand on ne me demande pas de hurler Flying Saucer Rock'n'Roll quelque part,*» résume-t-il. *Saucer, Red Hot* et autres *Baby Please Don't Go* de l'ère Sun, c'est précisément ce qu'on voudra de lui ce samedi au sous-sol de l'église Immaculée-Conception (1855, Rachel est, angle Papineau, ça ne s'invente pas), alors qu'il s'amène pour la toute première fois à Montréal, en tête d'affiche exceptionnelle du 17^e Rockabilly Jam. Faute de Little Green Men, les experts locaux Howlin' Hound Dogs l'accompagneront. «*Les jeunots n'ont qu'à bien se tenir quand la soucoupe va décoller!*»

Le retour de Mark Knopfler

Il n'y a pas si longtemps, Mark Knopfler était le champion des champions de la guitare électrique. Avec son groupe Dire Straits, il remplissait les stades et chantait *Money For Nothing* avec Sting pour la planète entière à Live-Aid. Sans son groupe, il était l'accompagnateur de luxe des légendes du rock (Dylan, Clapton), et pas un Prince's Trust Gala n'avait lieu sans son beau front dégarni, son chouette gros nez, sa voix si magnifiquement ensablée, ses doigts si extraordinairement lestes et ses fabuleux pickings. Il était partout, même en marionnette dans le clip de *Calling Elvis*.

Et puis il déserta. *Gone fishin'*, chanterait Chris Rea. Guitare buissonnière. «*Un besoin de déménager dans plus petits,*» résumait l'intéressé en entrevue récente au *Toronto Sun*. L'expérience de l'album *Neck And Neck*, rencontre avec feu Chet Atkins, roi de Nashville et ultime *fingerpicker* pas énervé, lui avait montré la voie: il y avait moyen de faire carrière autrement. S'ensuivirent tout trames sonores à base de guitare délicate et d'ambiances coussinées (*Local Hero*, *The Princess Bride*, *Last Exit To Brooklyn* et surtout *Wag The Dog* en 1998), entrecoupées d'albums à sa propre enseigne, parutions confidentielles pour aficionados de la six-cordes jouée sur les pattes de derrière.

Sailing To Philadelphia, en 2002, et *The Ragpicker's Dream*, ces jour-ci, ramènent de peu Knopfler à l'avant-plan: ce dernier album, tout particulièrement, offre juste assez de Dire Straits dans les riffs électriques (*Why Aye Man*, *You Don't Know Where You're Born*, *Coyote*) pour qu'on se rappelle d'où vient ce gentleman taciturne. La relecture de la splendide ballade *Brothers In Arms* fournie sur le *Special Edition CD* complémentaire, telle qu'enregistrée au Massey Hall de Toronto

lors de sa dernière tournée (qui ne s'arrêta pas ici, sapsisth!), y est pour quelque chose: itou: c'était la pièce de résistance des shows de Dire Straits, le moment de grâce de Live-Aid.

Mais on demeure à saine distance du cirque rock. Knopfler s'adonne ici à ses musiques, avec le doigté du perfectionniste et la noblesse d'un jeu retenu: ses évocations de la vie familiale en milieu ouvrier britannique, sur fond de folk celtique, de blues sudiste ou de country pince-sans-rire à la Roger Miller (*Quality Shoe* renvoie irrésistiblement à *King Of The Road*), se dégustent à la petite cuiller. Et on découvre tranquillement pas vite, sous l'apparente simplicité des genres, des arrangements d'une rare richesse. Il y a des moments de pure félicité: la tendresse discrète du timbre dans *A Place Where We Used To Live*, l'hommage à peine déguisé au twang élégant de Hank Marvin (l'as guitariste des légendaires Shadows) à la fin de *You Don't Know Where You're Born*, etc. En fait, c'est tout beau.

Disque de robe de chambre le dimanche matin, disque de randonnée d'automne en auto, disque de soirée d'amis, disque de fadas de musique de racines, *The Ragpicker's Dream* est l'exquis ouvrage d'un maître, proposé sans la moindre prétention au trône. Un monde où un disque comme celui-là jouerait à la radio serait un monde en paix. Un monde où un disque comme celui-là joue chez vous et chez moi n'est pas si mal non plus.

THE RAGPICKER'S DREAM
Mark Knopfler
Mercury (Universal)
Sylvain Cormier

VITRINE DU DISQUE

Le dernier des Mohicans

THE LAST DJ
Tom Petty & The Heartbreakers
Warner Bros.

Ceci n'est pas un disque. Plutôt un pamphlet. C'est Tom Petty qui brandit sa guitare Rickenbacker douze cordes pareille à celle de Roger McGuinn avec les Byrds en 1965 et qui accuse: c'est la faute à l'industrie du disque. Ce sont eux les méchants. Les *peddlers* de priorités du mois. Les marchands du temple. A cause des patrons des conglomerats du disque et de leur armée de sous-fifres, des programmeurs de radio qui décident ce qui joue à la place des disc-jockeys, la musique est rudement moche, au moins depuis la mort de Kurt Cobain, sinon Jimi Hendrix.

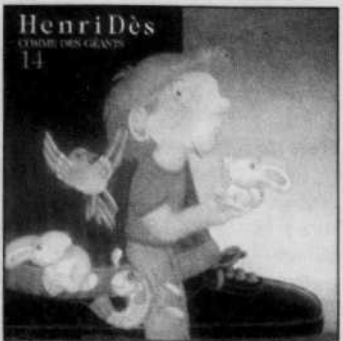
«*There goes the last dj / Who plays wants he wants to play,*» lance-t-il d'emblée. Dans *Money Becomes King*, il fustige les parasites des spectacles, ces «VIPs» des premiers rangs qui papotent «*through all the music*» pendant que les vrais fans sont tout là-haut «*in the nosebleeds*». Joe est le portrait d'un sale p.-d. g. qui souhaite la mort prématurée d'un rockeur, histoire de raviver son catalogue. Quand Tom était gamin dans les années 1960, c'était drôlement mieux, signifie-t-il dans *Dreamsville*, prenant à partie sa défunte mère: «*There was rock and roll / Across the dial / When I think of her / It makes me smile*». Et ainsi de suite — avec une pause-pipi au milieu — jusqu'à la finale *Can't Stop The Sun*, inévitable note d'espoir: «*Well you may take my money / You may turn off my microphone / But you can't steal / What you can't feel*». Et vlan. Vlan?

Futile montée de lait, direz-vous, quand on biberonne soi-même au sein de la multinationale du disque Warner. Encore beau qu'on le laisse braire. Peut-être est-ce une tactique: tout ne peut aller si mal, puisque Tom Petty mène librement le combat avec ses Heartbreakers. La belle affaire. Le collègue Jordan Zivitz rappelait avec justesse dans la *Gazette* que le même Petty avait pas mal plus de poids du temps qu'il s'insurgeait contre la politique de hausse des prix du géant MCA (détail croustillant, il avait menacé d'intituler 8,98 \$ l'album qui devint *Hard Promises*, pour empêcher MCA d'imposer un farameux... 9,98 \$). C'était au temps où Petty tapissait CHOM. Remarquez, il y a de nouveau du Tom Petty & The Heartbreakers à CHOM depuis que la station a adopté le format «classic rock». Tout n'est pas perdu. Petty tourne. En rond?

C'est tout le problème. C'est ce qui fait de ce potentiel brûlot un bête feu de paille. La chanson-titre sonne comme les Byrds des débuts, *Blue Sunday* comme les Stones de *Wild Horses*, *The Man Who Loves Woman* comme du George Harrison, *Can't Stop The Sun* comme du Lennon époque *Julia* (avec finale à la manière *I Want You (She's So Heavy)*), fioritures de basse à la McCartney incluses). Plus dérivatif, tu plagies. Et mon problème à moi, c'est que j'adore ça, tout en sachant d'où ça vient. Si Petty veut ici démontrer qu'on n'a pas encore surpassé les Beatles, c'est réussi. On est très d'accord. S'il veut prouver par l'exemple que son rock mérite une place à la radio, on est moins certain. Rien là-dessus n'est mauvais, il y a de quoi séduire tout boomer normalement constitué, mais rien n'a la délicate nonchalance de *Free Fallin'* ou la fraîcheur d'*American Girl*. Là où il aurait fallu du Petty pétant de santé, il y a un Petty nostalgique de sa radio d'ado. Je le comprends. Je suis comme lui. Mais je le sais.

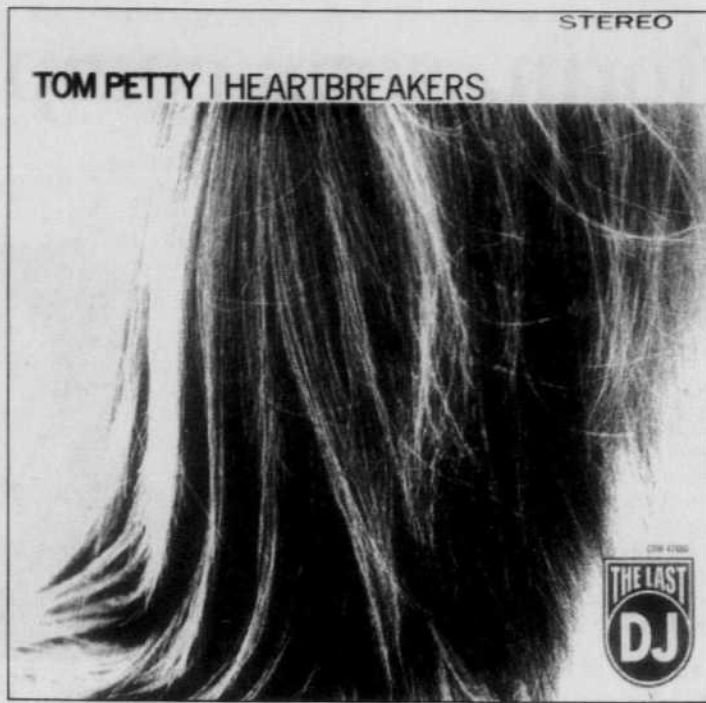
Sylvain Cormier

ENFANTS



COMME DES GÉANTS
Henri Dès
Productions Mary-Josée

Il fait partie du paysage musical des enfants — et des parents! — depuis des lustres, mais on ne s'en lasse pas, on en redemande! Le voici avec *Comme des géants*, disque 14 d'une série démarrée depuis la fin des années 1970. Le grand adolescent de 62 ans lance à nouveau ses sortilèges sous la forme de petites chansonnettes racontant le quotidien simple, drôle, vrai, triste des enfants, qu'il tient en grande estime, son secret!



Tout y passe: de la grisaille des jours de pluie (*Ça pleut: «Aujourd'hui je mets pas le nez dehors / C'est un temps qu'est bon pour les castors»*) à la tendresse sacrée du doudou (*Mon doudou: «J'ai tellement serré dans mes bras / Qu'il est un p'tit peu raplapla»*), en passant par *Ma bête noire* (les devoirs!) et la venue prochaine d'un petit frère ou d'une petite sœur (*Bébé d'amour: «Et jour après jour / Tu deviens plus lourd / Maman s'arrondit / Tu grandis»*). Qui-conça a fait tourner la chansonnette d'Henri Dès dans la maison sait l'envoûtement qu'il provoque chez son public miniature. Henri Dès, c'est l'école en musique: on y apprend de nouveaux mots, on ouvre des discussions avec les petits, on chante en famille. Encore une fois, sa poésie musicale rejoint la vérité des enfants, à qui il parle directement, respectueusement, en les prenant pour ce qu'ils sont: des enfants pas cons. A bientôt Henri!

Marie-Andrée Chouinard

ÉLECTRO



PIC DE POLLUTION
Uht
(No Fridge)

Les puristes du jazz n'aimeraient pas. Les puristes de l'électronique non plus. Mais ceux qui apprécient les sons nouveaux, les fusions stylistiques et le mélange des genres se l'arracheront. Le disque *Pic de pollution* du trio Uht — pour Ultra haute température — transporte l'auditeur dans les caves enfumées de Paris avec sa musique drum'n bass aux forts accents de jazz. Les Parisiens, qui seront à la Société des arts technologiques (SAT) le mercredi 23 octobre dans le cadre du festival Montréal Electronique Groove (MEG), allient avec brio l'acoustique et l'électronique, ce qui n'est pas une mince affaire: Niño Korta multiplie les scratches à la manière de Kid Koala, K-mille se s'amuse à tirer le meilleur son de sa vieille contrebasse de 1902 — affectueusement appelée «grand-mère» — et DJ Click se charge de l'échantillonnage afin de fondre dans un heureux mélange cordes et platines. Résultat, selon les auteurs: «*un son longue conservation et chauffée à 140°, blindé de scratches solistes de première classe (trompette, flûtes, chorale russe...), de beats explosifs tour à tour drum'n bass ou hip hop et d'une ligne de contrebasse bouillonnante.*» On ne saurait mieux dire.

François Cardinal

INCEST-LIVE
Sutekh
(Force Inc. - Fusion III)

On imagine un type comme Sutekh se plaire à décortiquer chacune de ses pièces ludiques pour mieux les recoller après coup. Sur *Incest-Live*, ce créateur de la région de San Francisco invente une tech-house à partir de son propre catalogue. Il utilise différents sons qu'il pirate et juxtapose à sa guise. Le résultat séduit dans la mesure où on devine le rire en coin du bidouilleur. Le collage ressemble parfois à un jeu de scrabble défilé. Evidemment, le puzzle sonore finit parfois par agacer. Les astuces sont nombreuses, mais le labyrinthe

reste difficile à franchir. Pourquoi faut-il tant se plier aux lois rigides du concept? Cette house va de l'exploration minimale au sarcasme désuet. A l'occasion, la rythmique entraînant se perd au fil d'une approche avant-gardiste un peu trop lourde. Sans trop réfléchir, on compare ce remodelage aux nuances beaucoup plus saisissantes de *My Way* d'Akufen. On remet l'album du Montréalais et la magie opère toujours. Dimanche pour Sutekh, mais Marc Leclair a hissé la barre très haut au printemps dernier. On se souviendra très longtemps de *My Way*.

David Cantin

FREE MY MUSIC...

Jack De Marseille
(Wagram - Fusion III)

Plus synchro que ça, tu meurs! Le festival Montréal Electronique Groove (MEG) frappera un grand coup en accueillant, le mercredi 23 octobre à la Société des arts technologiques (SAT), le grand DJ français Jack de Marseille, quelques jours seulement après la sortie de son premier album. Non seulement le MEG a-t-il réussi à attirer, malgré un horaire des plus chargés, celui que d'aucuns appellent «le nouveau Laurent Garnier», mais en plus ce dernier vient de sortir un disque encore chaud, d'autant plus que ses fans l'attendent depuis une dizaine d'années déjà. Intitulé *Free My Music...*, l'album du sympathique Marseillais est à l'image de son auteur: éclectique, intemporel, entraînant et libre de tout carcan stylistique. Après avoir roulé sa bosse aux quatre coins du globe pendant plus de dix ans, le DJ le plus en vue de l'Hexagone souhaitait coucher sur disque un son qui ne peut être classifié. Ce qu'il fit avec succès. En effet, contrairement à plusieurs qui se perdent en conjectures lorsque vient le temps de préciser le genre musical privilégié, le directeur artistique de l'étiquette Wicked Music et fondateur de Wax Records s'en tient à une appellation des plus simples: de l'électronique. Que de l'électronique. Ni pure house, ni véritable jungle, le son «jackien» est à l'image de la saison: il prend toutes les teintes, tant sur le plancher de danse où il excelle que dans sa composition personnelle. A voir et à entendre.

F. C.



NO P. O. R. D.
Ms. John Soda
(Morr Music)

Les frères Acher seraient-ils devenus les maîtres incontestés d'une pop futuriste berlinoise? Lan dernier, le *Scary World Theory* de Lali Puna se classait en première position de début respectivement annuelle. Au début 2002, The Notwist impressionnait à nouveau avec l'extraordinaire *Neon Golden*. Un autre grand cru. Et voilà maintenant que Markus Acher se joint à Stefie Bohm (du groupe Couch) pour former Ms. John Soda. Après un maxi sur Morr qui a pour titre *Drop Equals Scene*, le duo s'installe pour un premier album complet d'indie-pop électronique savoureuse. Les huit pièces de *No P. O. R. D.* détou-

D. C.

SABOT-DE-VÉNUS
Ève Cournoyer
(Opium/Fusion III)

Autrefois considérée comme le secret le mieux gardé de la relève chansonnière contemporaine, Ève Cournoyer ne devrait pas garder ce statut longtemps. Simplement parce qu'elle ne le mérite pas. Sa pop énergique apporte une belle dose d'urbanité à une chanson qui, au Québec, s'égare souvent dans l'expression dramatique de sentiments du quotidien où la grandeur d'âme est portée par un lyrisme nivelant. Loin de cette tendance lourde, Cournoyer arrive avec une pop figولية, un sens aigu de la mélodie qui résiste aux effusions sentimentales non marchées. Pourtant, ses textes, tantôt engagés, tantôt rêveurs ou amusants, ne sont pas exempts d'émotivité. Là où Cournoyer marque des points, c'est dans une manière de travailler une pop recherchée, figولية autour de ce que la technologie peut apporter à une quête de textures et à l'exploration de sentiers éloignés des grands boulevards que plusieurs empruntent. Et aucune excuse pour rejeter ce disque sous prétexte que sa réalisation est fautive. Avec l'aide de musiciens chevronnés (Alain Quirion, Maurice Williams, Jocelyn Teller), ce *Sabot-de-Vénus* n'a pas grand-chose pour susciter une critique sévère. En concert, le 14 novembre, lors de Coup de cœur francophone.

Bernard Lamarche

ROCK

BEACHES & CANYONS
Black Dice
(DFA)

Bien des regards scrutent de très près la communauté musicale new-yorkaise depuis plusieurs mois. D'Interpol à Radio 4, sans oublier The Rapture, LCD Soundsystem, The Julian McLean ou les Liars, tout ce beau monde ne cesse de faire des envieux un peu partout à travers le monde. Alors que certains pillent honteusement du côté de la cold-wave et du post-punk, d'autres tentent de se démarquer de diverses façons. C'est notamment le cas d'un étrange collectif qui a pour nom Black Dice. Après avoir donné dans le hardcore abyssal, ces quatre étudiants de la Rhode Island School of Design s'intéressent désormais à une musique encore plus déroutante. Sur *Beaches & Canyons*, on peut entendre un rock expérimental qui ne cesse de brouiller les pistes. Psychédélics et abrasifs, ces longs morceaux se développent lentement pour mieux surprendre l'auditeur d'une minute à l'autre. *The Dream Is Going Down* commence de manière agressive, puis se termine sur un ton plus tribal. *Things Will Never Be The Same* emprunte davantage à certaines sources électroniques afin d'enivrer avec ses voix confuses. On croit par moments entendre une improbable collaboration entre Slint et The Grateful Dead. On pourra d'ailleurs découvrir l'une des performances, qu'on dit complètement chaotiques, de Black Dice à La Casa Del Popolo le 20 novembre.

D. C.

KICKER IN TOW
Hangedup
(Constellation)

Comment faire du rock non standard avec seulement un violon et une batterie? Il suffit peut-être d'écouter le second album des Montréalais Hangedup pour s'apercevoir que l'expérience peut s'avérer des plus fructueuses. *Kicker In Tow* possède une énergie et une intensité qui impressionnent dès la première pièce. *Kinetic Work* fascine avec son roulement répétitif et concret. L'archet de

Culture

MUSIQUE

Dix ans de présence musicale en Estrie

L'École de musique de l'Université de Sherbrooke



L'École de musique, équivalent d'une faculté de musique mais «en plus petit», est installée sur le campus de l'Université de Sherbrooke. Le bâtiment qui l'abrite aujourd'hui a été réaménagé.

Si elle fête en grande pompe cette année son 10^e anniversaire, l'École de musique de l'Université de Sherbrooke n'en a pas moins connu une longue incubation. Ses premiers balbutiements sont dûment répertoriés en 1979 alors qu'à l'occasion de la cérémonie d'ouverture du 25^e anniversaire de la fondation de l'Université, Jacques-Yvan Morin, ministre de l'Éducation, annonce publiquement qu'il donne son accord à la création de cette école. Beaucoup de notes ont été poussées pourtant avant que celle-ci ne voit vraiment le jour. Pourtant, dès 1980, les professeurs étaient choisis, le directeur Brian Ellard nommé et les premiers cours d'instruments d'orchestre offerts. Mais l'on nage alors en pleine crise économique et de nombreuses compressions sont annoncées; le couperet tombe et le projet, à peine démarré, ne reçoit plus l'aval du ministère. Tout reste en plan. Le directeur se voit contraint de démissionner, dépourvu qu'il est de tout appui.

MADELEINE LEBLANC

Un déblocage, enfin, s'opère. Une école de musique va naître. Car le milieu musical de Sherbrooke tentera de faire avancer les choses et, grâce à la concertation dont il fait preuve, parviendra à faire aboutir la remise sur pied du projet. En décembre 1990, le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Science (de qui le dossier relève dorénavant) a accordé les fonds nécessaires à l'aménagement de l'École de musique sur le campus de l'Université de Sherbrooke. Cette école fut installée dans l'ancienne cafétéria de l'université (1), et le bâtiment qui l'abrite maintenant a été réaménagé. L'équivalent d'une faculté de musique mais «en plus petit» fait donc partie intégrante du campus et, depuis quelques années, l'École est même intégrée au département de la faculté des lettres et sciences hu-

maines de l'Université de Sherbrooke, ce qui allège de bien des tracasseries administratives.

La formation universitaire qu'on y offre, soit le baccalauréat en musique, est davantage inspirée des systèmes américain et britannique alors que le conservatoire, traditionnellement axé sur l'étude de la formation instrumentale, serait davantage français. Depuis quelque temps, un diplôme de deuxième cycle est également proposé. «C'est un jeune anniversaire», convient Jean Boivin, spécialiste de la musique contemporaine au Québec, professeur agrégé d'histoire de la musique à l'École de musique de l'Université de Sherbrooke et membre du corps enseignant depuis les tout débuts.

Départ

Détenteur d'un diplôme d'études approfondies de l'Université de Paris IV-Sorbonne et d'un doctorat en

musicologie de l'Université de Montréal, il se rappelle le chemin parcouru depuis 1992 avec beaucoup d'enthousiasme. «Il s'agit de 10 années bien remplies et même mouvementées par moments. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit du seul établissement universitaire qui offre le baccalauréat en musique à l'extérieur de Montréal et de Québec (l'université Bishop's offrant de son côté une majeure en musique). La partie n'était pas gagnée d'avance. Pour nous, les 10 ans marquent une étape très importante. Nous étions trois professeurs au départ et la première cohorte comptait 18 étudiants, alors qu'il y en a maintenant 180. Nous continuons de vouloir très bien les encadrer et nous sommes en mesure de les suivre, davantage peut-être que ne le peut une plus grande école, souvent plus anonyme. La proximité de l'enseignement dispensé

VOIR PAGE E 10; PRÉSENCE



Orchestre Symphonique de Sherbrooke

Sous la direction de Stéphane Laforest

Félicitations!
à l'École de musique

L'OSS vous présente

Planète Baobab

Dimanche
27 octobre 2002
14 h
Centre Culturel

Billets en vente
(819) 820-1000

Notre école de musique :
engagée en mode majeur

10^e anniversaire

de l'École de musique de l'Université de Sherbrooke

Calendrier des principaux événements à venir

Le dimanche 17 novembre 2002

Journée de musique canadienne pour le piano

I - La jeune relève explore de nouvelles avenues

Une fête pour les jeunes pianistes de la région!
Auditorium Serge-Garant, École de musique, 13 h 30
(billets : 5 \$/3 \$ étudiants)

II - Trésors cachés du répertoire

Présentés par des professeurs de piano de la région et leurs élèves les plus prometteurs
Auditorium Serge-Garant, École de musique, 16 h
(billets : 7 \$/5 \$ étudiants; forfait pour les deux concerts : 10 \$/6 \$ étudiants)

Le dimanche 24 novembre 2002

Série 10^e anniversaire : Les diplômés se démarquent !

Une riche sélection de nos meilleurs diplômés et diplômées
Salle Maurice-O'Bready, 16 h
(billets : 15 \$/10 \$ étudiants)

Le dimanche 1^{er} décembre 2002

Série 10^e anniversaire : Le stage-band de l'École de musique

S'y joignent les professeurs de jazz de l'École de musique
Salle Maurice-O'Bready, 16 h
(billets : 15 \$/10 \$ étudiants)

Le dimanche 12 janvier 2003

Sherbrooke en musique 4^e édition

Concert-bénéfice rassemblant différentes formations musicales de la région de Sherbrooke
Salle Maurice-O'Bready, 16 h
(billets 15 \$/10 \$; concert hors-série)

Le samedi 8 février 2003

Marathon musical

Des heures de musique présentées par l'Association des étudiantes et étudiants de l'École de musique
Auditorium Serge-Garant, École de musique et KudSak

Le dimanche 23 février 2003

Série 10^e anniversaire : Dom André Laberge, clavecin, joue Bach et Couperin

Un rare récital-bénéfice destiné à offrir aux musiciens des classes de maître en interprétation
Salle Maurice-O'Bready, 16 h
(billets : 15 \$/10 \$ étudiants; 100 billets de soutien à 25 \$ seront réservés aux Amis de l'École de musique)

Le vendredi 14 mars 2003

Présentation de l'Atelier d'opéra de l'École de musique

Le dimanche 23 mars 2003

Série 10^e anniversaire : L'Ensemble Musica Nova 10 ans de création musicale en Estrie

Compositeurs et interprètes célèbrent une décennie d'imagination créatrice
Salle Maurice-O'Bready, 16 h
(billets : 15 \$/10 \$ étudiants)

Le vendredi 28 mars 2003

Festival de percussion : Duo Écho

Un duo dynamique et nuancé formé de Catherine Meunier et Mario Boivin, percussions
Artiste invité : le percussionniste français Emmanuel Séjourné (dans le cadre de la série « Musique chez nous »)
Salle Bandeen, Université Bishop's, 20 h
(billets : 15 \$/7 \$ étudiants)

Le vendredi 29 mars 2003

Festival de percussion :

Au rythme du monde...

L'Ensemble de percussion de l'École de musique et ses invités
Théâtre Granada, Sherbrooke, 19 h
(billets : 10 \$/5 \$ étudiants)

Le dimanche 13 avril 2003

Concert de l'Ensemble vocal de l'École de musique

Le samedi 5 juillet 2003

Concert de clôture de l'École d'été de chant choral

Église Sainte-Praxède de Bromptonville, 20 h
(billets : 20 \$/12 \$ étudiants; section réservée à 25 \$)



UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

www.USherbrooke.ca/musique

Renseignements et réservations : (819) 821-8040

Culture

L'École de musique de l'Université de Sherbrooke

Une école en action

L'École de musique de l'Université de Sherbrooke est là pour rester, affirme sa directrice, qui orchestre des projets de développement.

JOHANNE LANDRY

Si, il y a cinq ans, au moment d'importantes restrictions budgétaires, la direction de l'Université de Sherbrooke a songé à fermer son école de musique, elle s'est ravisée. «Une grande mobilisation du milieu a contribué à réviser cette option», raconte la directrice de l'École, Jacinthe Harbec. L'ouverture d'une école de musique à Sherbrooke est d'ailleurs venue de la volonté du public.

C'est une organisation vivante, dynamique et différente que nous présente aujourd'hui Mme Harbec. «Nous sommes la seule institution musicale francophone universitaire en région. Après cette menace de fermeture, une fois que l'Université a décidé de la garder ouverte, elle nous a aussi donné les moyens de nous développer.»

L'École de musique de l'Université de Sherbrooke est différente. Par sa taille, entre autres, souligne Jacinthe Harbec. «Nous ne voulons pas devenir une grande université. Nos groupes sont restreints et nous offrons un encadrement de qualité. Je connais chacun de mes étudiants et je suis leur progression du début jusqu'à la fin des programmes. C'est assez particulier en milieu universitaire.»

Survivre en région présente, bien entendu, certaines difficultés comme celles liées au recrutement dans un bassin moins peuplé. «Il arrive que nous perdions des étudiants», commente Mme Harbec, qui, bien qu'ayant vécu toute leur jeunesse à Sherbrooke jusqu'au collégial, sont attirés par la grande ville qu'ils veulent découvrir. Mais d'autre part, nous recrutons aussi en dehors de notre région. Nous ne recevons pas uniquement des étudiants de Sherbrooke ou de l'Estrie, certains nous arrivent d'Alma, du Bas-Saint-Laurent, de Trois-Rivières, de Drummondville et également de Montréal. Car une école de petite taille (180 inscrits en moyenne) en région offre des avantages, comme une ambiance empreinte de quiétude ainsi que des locaux modernes, spacieux, lumineux et en quantité suffisante, mentionne Mme Harbec.

Programmes distinctifs

Lorsque Jacinthe Harbec a élaboré son plan de développement, elle a voulu, souligne-t-elle, des programmes originaux qui n'existaient pas — ou peu — ailleurs.

Ainsi en est-il d'un programme de deuxième cycle qui s'adresse aux chefs de chœur dans un cadre de formation continue, c'est-à-dire pour une clientèle déjà en milieu de travail. Le programme se donne au campus de Longueuil. D'une durée de deux ans, il accueille une dizaine de chefs par cohorte.

Au microprogramme de deuxième cycle en direction de chant choral se greffe une école d'été, aussi à Longueuil, qui a connu deux éditions. La première consacrée à la musique baroque et la se-



La directrice de l'École de musique de l'Université de Sherbrooke, Jacinthe Harbec.

conde avec Nicole Paiement, professeure d'une université californienne. «Il s'agit d'une école internationale, expose Mme Harbec, avec des choristes qui viennent d'aussi loin que l'Allemagne; alors que les chefs, eux, sont à peu près les mêmes que ceux inscrits durant l'année académique. La formation se donne en anglais et en français avec traduction simultanée.»

Parmi les autres programmes particuliers, la directrice de l'École de musique de l'Université de Sherbrooke mentionne le certificat d'interprétation musicale pour les étudiants qui poursuivent un baccalauréat dans un autre département et qui souhaitent, simultanément, étudier aussi la musique. «Ce sont des personnes qui visent de faire carrière en éducation, en science ou en médecine par exemple, sans couper les liens avec la musique», dit Jacinthe Harbec.

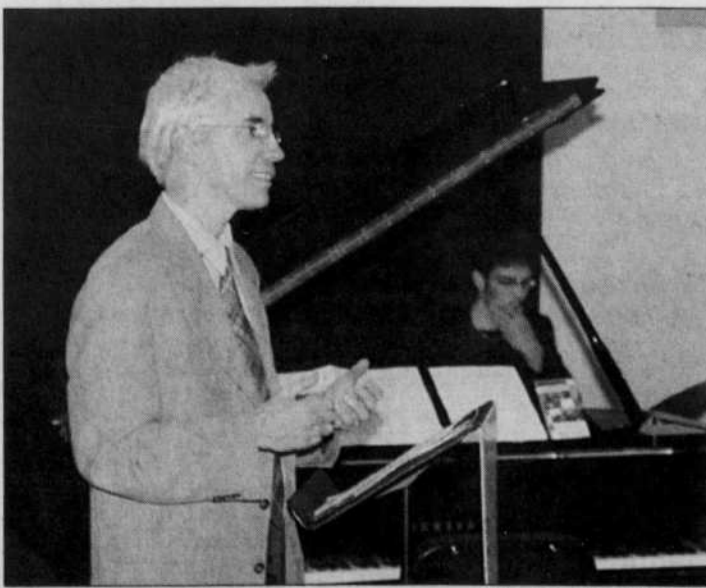
En collaboration avec l'Université Laval, on offre, dans les locaux de l'École de Sherbrooke, un programme d'éducation musicale. «Les étudiants, précise Mme Harbec, peuvent y faire un double baccalauréat: en interprétation générale et, en même temps, suivre des cours en éducation musicale pour leur permettre d'enseigner dans les écoles primaires et secondaires.» Au campus de Longueuil, l'École de musique de Sherbrooke offre aussi des cours de culture musicale fréquentés par les mélomanes.

Mais l'élément majeur du plan de développement de l'École de musique de l'Université de Sherbrooke, c'est l'élaboration d'un programme de maîtrise. «Bien que nous offrons des cours de deuxième cycle — un cheminement de 30 crédits pour un diplôme d'études supérieures —, nous n'avons pas encore le grade de maîtrise, poursuit Jacinthe Harbec, un besoin chez nos étudiants.»

Anniversaire

L'École de musique de l'Université de Sherbrooke a accueilli sa première cohorte d'étudiants en août 1992 et célèbre, cette année, son dixième anniversaire, avec des activités qui visent à lui donner plus de visibilité.

PRÉSENCE



Jean Boivin, spécialiste de la musique contemporaine au Québec et professeur agrégé d'histoire de la musique à l'École de musique de l'Université de Sherbrooke.

Responsable des activités entourant le 10^e anniversaire, M. Boivin a élaboré une série de concerts qui se répartira sur toute l'année académique. Présentés surtout les dimanches après-midi, ces concerts seront l'occasion d'apprécier les divers talents rattachés à l'École. «On a voulu mettre en valeur les forces de notre équipe professorale — puisque plusieurs professeurs sont aussi instrumentistes — de même que le talent de nos diplômés.» La formule d'un concert d'une durée de 75 minutes sans entracte permettra aussi d'accueillir le stage-band de l'École, qui

Concerts des professeurs chambristes captés par la Société Radio-Canada; lancement d'un CD de musique de jazz; concert des diplômés qui font carrière; et journée de musique canadienne pour piano, pour n'en nommer que quelques-unes. «Dans ce dernier cas, explique Mme Harbec, nous avons voulu impliquer notre région et que la relève, les jeunes pianistes sherbrookoises, viennent jouer durant cette journée, qui se terminera par un concert des professeurs.»

En janvier, se tiendra la quatrième édition du Rassemblement de Sherbrooke en musique, concert auquel participent la plupart des musiciens de la région engagés dans un orchestre. La ville vibrera également au rythme du huitième Marathon musical, alors que l'école ouvrira ses portes jusqu'aux petites heures du matin pour que des spectateurs viennent entendre étudiants et professeurs, dans une salle consacrée aux pièces classiques et une autre à la musique de jazz.

Recherches

Quant à la directrice de l'École, membre de l'équipe fondatrice, d'abord comme professeure, puis comme responsable du développement des programmes et finalement à titre de directrice, Jacinthe Harbec mène également des travaux de recherche dans les domaines du langage et de l'esthétique de la musique française du début du XX^e siècle.

À l'intérieur de son champ de spécialisation, Mme Harbec s'intéresse tout particulièrement à la musique de scène ainsi qu'à la profession des femmes musiciennes. Sa thèse de doctorat a porté sur les œuvres de Germaine Tailleferre. Elle a ensuite été invitée à deux reprises par l'Université Paris IV-Sorbonne comme conférencière sur le thème «Les femmes et la composition dans le Paris des années 1930», ainsi que sur l'accès des femmes à l'expression musicale. À l'hiver 2003, elle travaillera à titre de chercheuse associée à la State University of California avec des travaux sur la création américaine des œuvres chorales et orchestrales de Darius Milhaud.

Mélomanie sans mesure

Il n'y a pas qu'Orford en Estrie

L'Estrie possède une riche et longue tradition musicale qui va de la formation jusqu'à la diffusion. Elle fait cependant face à une crise de croissance: fragmentation du public, problèmes financiers et essoufflement des bénévoles.

DENIS LORD

Estrie, zone musicale? On s'en convaincra volontiers, ne serait-ce qu'en esquissant un inventaire des écoles, organismes et événements liés à cet art, surtout dans le registre du classique. A Sherbrooke même, les Concerts symphoniques regroupent l'Orchestre symphonique, l'Orchestre de chambre et l'Ensemble à vent de Sherbrooke. Musica Nova s'est donné pour mandat de faire la promotion d'œuvres contemporaines — et parfois en commande à des compositeurs d'ici ou d'ailleurs. Autres incontournables: le Quintette à vent Estria, la Musiquetterie, qui intègre musique et théâtre, Prestissimo, le Chœur Amadeus (répertoire de la Renaissance), l'Ensemble vocal de Sherbrooke, etc.

Le volet de l'enseignement est tout aussi riche et s'étend du primaire jusqu'à l'université en passant par les écoles privées, les camps musicaux et les orchestres étudiants. L'École de musique de l'Université de Sherbrooke propose trois spécialisations: interprétation classique, jazz et musique générale. Pour les plus doués, on y offre aussi un diplôme de deuxième cycle en interprétation musicale. Côté anglophone, l'université Bishop's à Lennoxville offre également un baccalauréat en musique. Parmi les différents camps musicaux offerts dans la région, l'école de musique du Centre d'arts Orford jouit d'un statut privilégié. Ses stages de perfectionnement en musique de chambre sont connus internationalement et les élèves y bénéficient, outre d'un lieu splendide, de l'enseignement de maîtres réputés.

Orford présente aussi chaque année son festival, du 29 juin au 18 août, sous la direction d'Agnès Grossmann. Encore ici, dans la catégorie événements et festivals, les amateurs ont l'embaras du choix, l'Estrie n'étant pas avare en la matière: Mois de l'art vocal au Centre d'arts de Richmond, Week-end blues de Sherbrooke (juillet et août), Opéra Haskell à Rock Island, Musique en vue à Cowansville... Selon un document émis par le Conseil culturel de l'Estrie (CCE) et intitulé *Portrait de la réalité estrienne en musique*, la musique crée plus de 275 emplois permanents et à temps plein en Estrie et engendre des dépenses de l'ordre de 13,7 millions.

«La région possède une longue tradition au niveau de l'activité musicale», affirme fièrement Gertrude Savoie, directrice du CCE. Les Concerts symphoniques de Sherbrooke sont présentés depuis 1939; les camps musicaux d'Orford et d'Asbestos existent respectivement depuis 1951 et 1962. Des régions comme Lanaudière ont créé un événement; ici, ce sont d'abord les passionnés et les musiciens qui font vivre la musique. Les lieux de formation jouent un rôle dé-

terminant. La musique étant enseignée du primaire jusqu'à l'université, nous avons un grand nombre de musiciens, ce qui permet l'existence d'organismes produisant des spectacles variés.»

Bémols

Sans qu'on puisse parler de fausse note, quelques ombres se glissent au tableau, qu'un document rédigé par les principaux intervenants de la scène estrienne s'efforce de cerner. D'une part, la musique est paradoxalement victime de sa popularité: le nombre croissant d'orchestres et de spectacles a diminué l'accessibilité des salles à Sherbrooke, fragmenté un public déjà restreint, qui n'a ni le temps ni les moyens financiers de suivre toutes ces activités; ces orchestres doivent se partager des subventions qui, elles, n'augmentent pas. Par ailleurs, d'autres difficultés se dressent: augmentation des coûts de production des spectacles et de location des salles, décroissance de l'aide financière municipale aux organismes et essoufflement des bénévoles. Selon Mme Savoie, du CCE, l'aide des bénévoles est essentielle à la survie de la scène musicale. «On les fatigue beaucoup!» La majorité de ceux-ci sont à la retraite et la relève se fait attendre du côté des jeunes, qui pensent peu à se tourner vers les orchestres de musique classique.

«La région possède une longue tradition au niveau de l'activité musicale»

«Pour conserver toute cette belle activité et permettre aux musiciens de vivre de leur art, dit Mme Savoie, il faut orchestrer ces productions et cette passion. Tout est en plaçant un avenir positif, mais c'est fragile. L'École de musique de l'Université de Sherbrooke, par exemple, est régulièrement menacée de fermeture, il est difficile de prouver sa rentabilité alors pourtant que sa directrice, Jacinthe Harbec, lui a donné son envol en créant des passerelles, de la nouveauté, en amenant du professionnalisme.» Le CCE travaille donc depuis deux ans à rassembler le milieu et les personnes désireuses de s'investir afin de trouver les moyens de consolider et «promouvoir la musique comme art vivant et image de marque de la région».

Une des idées mises de l'avant pour améliorer la situation réside dans la concertation entre les différents organismes musicaux pour la mise en place du calendrier des spectacles. «Mais c'est très lourd à gérer», affirme Mme Savoie, et personne n'y est parvenu jusqu'à maintenant. Nous y travaillons tout de même, en plus de développer une approche intégrée pour trouver des supports, des connexions avec différents secteurs, comme le théâtre. Nous cherchons des manières nouvelles de solidifier tous les aspects de l'activité musicale, de la formation jusqu'à la diffusion.» Les termes d'une entente spécifique, c'est-à-dire une mesure régionalisée d'aide au développement, seront prochainement présentés aux partenaires du monde musical estrien: les ministères des Régions, de la Culture et des Communications, de l'Éducation, le CALQ, le Conseil régional de développement de l'Estrie, etc. «Comme fonctionnaires, nous parlons parfois avec une langue de bois, de dire Mme Savoie, mais tout cela est simple: nous voulons que nos artistes travaillent et que tout le monde vienne voir leurs spectacles!»

Une région, un orchestre

L'Orchestre symphonique de Sherbrooke a été fondé en 1939. Il joue dans une salle de bonne dimension: la salle Maurice-O'Bready du Centre culturel de l'Université compte 1700 places. Ses chefs ont grand prestige: de Sylvio Lacharité à Stéphane Laforest. Et les plans de développement ne manquent pas.

DENIS LORD

Fondé en 1939, l'Orchestre symphonique de Sherbrooke (OSS) a été aux prises avec un important déficit il y a quelques années malgré un «Prix du meilleur orchestre régional» accordé par le Conseil des arts et lettres du Québec vers la fin des années 1990. Ce déficit a été résorbé en trois ans grâce à un effort du chef d'orchestre Stéphane Laforest et des musiciens, souligne Monique Choquette-Habel, directrice générale de l'OSS depuis juin 2001. «Nous avons fini d'effacer la dette l'an dernier; aujourd'hui, nous repartons à zéro.» Ce nouveau commencement, cette mue de l'OSS, se traduit tout d'abord dans la diversification de sa programmation que dans l'attitude générale, les défis que s'impose l'orchestre quant à l'augmentation de son rayonnement.

Pour tous les goûts

La nouvelle saison de l'OSS se subdivise en divers types de spectacle, chacun ayant pour but d'attirer des clientèles différentes à la salle Maurice-O'Bready du Centre culturel, la «maison» de l'OSS. Dans les cinq «grands concerts», les cordes sont particulièrement à l'honneur cette année avec, en tant que solistes invités, le violoniste Jasper Wood, la violoncelliste Denise Djokic et le quatuor à cordes du Canada. Le 5 avril, le Quatuor Claudel interprétera des œuvres de Mahler, Barber et Elgar. Pour ses deux «concerts famille», l'OSS se joindra à l'Arsenal à musique pour «Planète Baobab», une relecture du *Petit Prince* de Saint-Exupéry (27 octobre) et en février — c'est à confirmer —, à Kim Yaroshevskaya et ses contes de Perrault.

Dans le cadre de ses «concerts populaires», l'OSS reprenait le 11 octobre dernier le *medley* des 50 ans de Radio-Canada, récemment présenté par l'OSM. Le spectacle était accompagné de vidéos et d'une exposition de costumes. La prestation du 15 février 2003 sera consacrée au tango.

Pour Noël (les 14 et 15 décembre), Patrick Quintal a écrit un

conte à partir de chants de Noël. Ces derniers ont été choisis en fonction de la participation d'un chœur d'enfants composé d'une centaine d'élèves de 6^e année de l'école Sacré-Cœur de Sherbrooke, reconnue pour son enseignement musical. La saison se terminera avec trois concerts pique-nique au Centre d'arts d'Orford.

Un chef charismatique

Pour diriger les 58 musiciens réguliers de l'orchestre, dont 60 % sont originaires de Sherbrooke ou y résident, un chef: Stéphane Laforest. Si, de toute leur histoire, les conservatoires du Québec n'ont accordé que deux fois un Premier Prix en direction d'orchestre, M. Laforest fut récipiendaire de cet honneur. Neuvième chef de l'OSS depuis sa fondation — Sylvio Lacharité y a tenu la baguette pendant 30 ans — Laforest est doté d'une réputation et d'une énergie enviables. En plus d'être chef d'orchestre et directeur artistique de l'OSS depuis 1997, M. Laforest, clarinettiste de formation, travaille avec l'OSQ et la Sinfonia de Lanaudière. «C'est un excellent chef, qui possède beaucoup de charisme, dit de lui Mme Choquette-Habel. Il travaille très fort, il est simple et près des gens, qui l'aiment beaucoup. Il nous a démontré ses capacités l'an passé alors que Natalie Choquette, en raison d'un problème de santé, a dû se désister une journée seulement avant le spectacle. Marc ne s'est pas énermé: il a appelé à la rescousse le ténor Marc Hervieux et la violoniste Elaine Marcl. Les musiciens ont accepté de répéter deux fois la journée même du spectacle.»

Un rayonnement à amplifier

Le désir de varier ses spectacles pour toucher une clientèle plus diversifiée se double d'une activité promotionnelle intense. L'OSS travaille à affirmer sa personnalité et à conquérir un public plus étendu. Les enfants, public et musiciens de demain, sont particulièrement visés. «Nous avons, explique Mme Choquette-Habel, repris l'ancien concept des «Matinées Shell», qui ont été rebaptisées «Matinées scolaires».

SUITE DE LA PAGE E 9

ici et la priorité accordée à la musique de chambre reflètent sans doute le mieux la couleur de l'École.»

Malgré l'unique décennie qu'il compte, l'École de musique de l'Université de Sherbrooke concrétise un projet très ancien. Sa «préhistoire» remonte à l'après-guerre, alors que des discussions à l'effet de doter la région d'un établissement d'enseignement supérieur de musique avaient cours.

«Le chef d'orchestre et compositeur Sylvio Lacharité avait lancé l'idée d'un conservatoire en Estrie. C'est une région très riche au niveau culturel et il y a une longue tradition musicale ici. Il y avait beaucoup de musique dans la région et le milieu avait souvent fait la demande d'un conservatoire, ce qui a conduit à l'idée d'ouvrir une école reliée à l'Université de Sherbrooke.»

Appui du milieu

M. Boivin soutient d'ailleurs que le lien avec les gens actifs dans le domaine musical est demeuré étroit tout au long du processus de mise en place de l'École. «Il y a souvent des moments difficiles dans l'enseignement des arts et lorsqu'on a eu des craintes à nouveau pour l'avenir de l'École, le milieu a manifesté son appui. Cela nous a permis, de concert avec la direction de l'Université de Sherbrooke, de trouver une façon de gérer les choses pour que l'École fonctionne et qu'elle continue de se développer. Sherbrooke est, par ailleurs, une des rares villes au Canada où il y a un enseignement de la musique à tous les niveaux, depuis le primaire jusqu'au niveau universitaire.»

En décembre, M. Laforest, accompagné de 15 à 30 musiciens, donnera des concerts dans les écoles de la région et expliquera le fonctionnement de l'orchestre aux enfants. Certains d'entre eux auront même l'occasion de le diriger.» Sous l'impulsion de Francis Robidoux, président du conseil d'administration de l'OSS, le programme «Accessibilité jeunesse» a été instauré l'an dernier, permettant aux étudiants (âge limité 26 ans) d'assister aux concerts pour seulement 5 \$.

L'OSS espère également s'attacher le public anglophone estrien qui, naguère substantiel, a tranquillement déserté le bateau. «Ils sont plus de 45 000 dans les Cantons, c'est tout un réseau», de dire Mme Choquette-Habel. Nous avons conclu une entente de partenariat avec l'Association des Townshippers, qui compte environ 6000 membres.» L'OSS courtise en outre le public américain amateur d'opéra, venu en grand nombre lors de la représentation de *La Fille du régiment* l'an dernier. D'ici deux ans, l'OSS et l'Orchestre symphonique du Vermont s'échangeront d'ailleurs des visites de courtoisie. La salle Maurice-O'Bready est nantie de 1700 places; selon Mme Choquette-Habel, 1300 personnes assistent en moyenne aux prestations de l'orchestre. Certains abonnés viennent d'aussi loin que Granby et Drummondville. On veut quand même creuser davantage la niche des Cantons; pour ce faire, l'Orchestre de chambre donnera des concerts hors de sa «maison», par exemple à Coaticook, à Lac-Mégantic.

«L'OSS veut modifier son image et son attitude», affirme Mme Choquette-Habel. Notre approche est désormais davantage celle d'une entreprise que d'un organisme. Nous aurons bien sûr toujours besoin de subventions, mais nous cherchons à être plus autonomes. Nous avons un produit à vendre. Nous ne demandons pas un appui financier à nos partenaires, nous leur proposons nos services. Les membres corporatifs (ils sont passés de 7 à 23 cette année) peuvent par exemple assister à un concert suivi d'un cocktail ou d'un souper et y inviter leurs relations d'affaires. C'est une activité de classe.»

Mais l'OSS ne veut pas limiter sa clientèle aux bien nantis ou à ceux et celles qui ont été élevés avec une partition de Stravinski plutôt qu'un livre de Caillou à la main... On en aura pour preuve son nouveau slogan: «Intelto et Snoro».

Culture

MUSIQUE

L'autre université

Sur le modèle des collèges de Nouvelle-Angleterre

JESSICA NADEAU

La faculté de musique de l'université Bishop's perpétue une longue tradition qui date du XIX^e siècle. Déjà, à l'époque, les fondateurs du département croyaient en une éducation libérale. «Par libérale, nous entendons une formation plus large, qui couvre divers domaines et ne se limite pas à la musique», précise le directeur du département et professeur d'histoire musicale et de littérature, Jack Eby.

Afin de préserver son héritage et sa spécificité, l'université s'est engagée à maintenir ces valeurs libérales en offrant une formule pédagogique adaptée aux besoins des étudiants. Ici, pas de baccalauréat en musique, mais plutôt un baccalauréat en arts ou en toute autre discipline avec une concentration en musique (honneur, majeure ou mineure). Concrètement, cela signifie moins de cours de musique et plus de cours optionnels.

L'étudiant qui s'inscrit en musique à Bishop's est fortement encouragé à prendre un maximum de cours dans un autre programme. Inspirée des petits collèges de la Nouvelle-Angleterre, cette approche pédagogique est particulière à Bishop's, selon Jack Eby: «Je ne crois pas que cette formule n'ait son semblable nulle part au pays.» Pour cette raison, des jeunes viennent des quatre coins du pays, de l'Île-du-Prince-Édouard à la Colombie-Britannique, pour perfectionner leur formation musicale tout en poursuivant des études supérieures dans un autre domaine.

La clientèle visée n'est pas la même que dans les grandes facultés de musique. Les étudiants en musique à Bishop's ne souhaitent généralement pas en faire une carrière. «Les virtuoses et les passionnés de musique qui veulent en faire leur vie ne choisiront pas Bishop's, ils vont être orientés vers d'autres grandes écoles», affirme humblement Jack Eby. Alors, pourquoi choisir Bishop's? «Parce que nous sommes une petite université et que, par conséquent, nous avons le temps

et les moyens d'offrir à nos étudiants un programme sur mesure», répond le directeur du département.

Pour ceux qui désirent se spécialiser en musique, la meilleure option est le baccalauréat en arts avec une majeure (48 crédits) en musique. Tentant d'assurer la diversité dans la formation de l'étudiant, le département propose quatre volets: littérature musicale, théorie et composition, histoire musicale et interprétation.

Le système d'admission du département de musique de Bishop's diffère de celui de tous les autres établissements. Généralement, un étudiant se présente aux auditions et, si ses aptitudes sont jugées satisfaisantes, il est accepté par le département et, automatiquement, par l'université. Ici, les procédés sont inversés. Les demandes sont d'abord examinées par l'administration de l'établissement scolaire, qui accepte ou refuse les candidats selon leurs résultats académiques. Ensuite viennent le choix de la majeure et, pour ceux qui s'intéressent à la musique, les auditions. «Le niveau des exigences requises est particulièrement bas au département et les auditions se déroulent dans une ambiance amicale et non compétitive.» Chaque année, une quinzaine de jeunes viennent s'ajouter au petit groupe des étudiants de musique.

Un petit département

Le département de musique de l'université Bishop's se compose de 65 étudiants, de trois professeurs à temps plein et de quelques instructeurs à temps partiel qui se consacrent à l'interprétation. «Plus on avance dans la spécialisation en musique et plus le groupe-classe est petit», constate Jack Eby. Dans certains cas, il arrive que l'étudiant bénéficie même de cours privés! Douze salles de répétition et trois laboratoires permettent à tous de répéter un minimum d'une heure par jour en dehors des heures de cours.

Si la petitesse de la faculté constitue un avantage sur le plan

de la proximité et de l'encadrement, elle entraîne aussi des désagréments. Avec un si petit nombre d'étudiants, il s'avère impossible de rassembler tous les instruments nécessaires à la création d'un orchestre. Les professeurs encouragent plutôt la formation de petits ensembles — duos, trios ou quatuors — et de stage bands. La chorale, avec ses 75 membres, est le plus important regroupement au sein du département.

L'université est tout de même dynamique sur le plan musical. Chaque année, elle accueille un «artiste en résidence», une occasion pour chacun de partager la scène avec un musicien de réputation internationale. Un concert est présenté tous les vendredis soirs dans la salle de récital. «Notre série de concerts nous a valu une reconnaissance dans la région et les journaux en font souvent mention», indique le professeur d'histoire de la musique. La salle de concert Bandeen fait la fierté du département. L'acoustique y est tellement bonne que la Société Radio-Canada y a enregistré une dizaine de concerts l'an dernier.

À l'université Bishop's, les cours se donnent en anglais, mais tous les examens et travaux écrits peuvent être rédigés en français. Pour cette raison, un très petit nombre d'étudiants vient de la région de Sherbrooke. «Le fait d'être une institution anglophone dans un milieu francophone est un peu inusité et la plupart des étudiants de musique de la région se tournent vers l'Université de Sherbrooke à cause de la langue, reconnaît-il. Nous avons un nombre assez petit mais constant d'étudiants francophones depuis les dernières dix années.» Selon Jack Eby, ceux-ci s'inscrivent à Bishop's pour l'ambiance franchement conviviale, pour son programme pédagogique ou pour y perfectionner leur anglais. Que l'on parle le français ou l'anglais, toutes les barrières linguistiques s'évanouissent lorsque retentit le premier accord, car la musique est une langue universelle.

Nouveaux programmes

Le Collège de Sherbrooke fête ses 30 ans

JESSICA NADEAU

Au fil des années, le département de musique du Collège de Sherbrooke a acquis une solide réputation. «Nous avons un rayonnement qui dépasse les frontières régionales. Nous sommes reconnus dans l'ensemble du Québec, voire du pays, grâce à nos anciens étudiants qui ont fait carrière dans le domaine et à nos professeurs qualifiés, toujours en contact avec le milieu», explique fièrement la coordonnatrice du programme, Chantal Boulanger.

En 1972, le département de musique accueillait à peine une vingtaine d'étudiants. Aujourd'hui, c'est toujours un petit département qui compte quelque 130 collégiens et une quinzaine de professeurs. Équipée de locaux modernes et sophistiqués, le collège se targue d'être un des meilleurs au Québec. «La formation en musique à Sherbrooke est très réputée et nos étudiants le constatent lorsqu'ils arrivent à l'université, où ils ont souvent une longueur d'avance sur les autres», souligne Chantal Boulanger.

Les auditions

Chaque année, près d'une cinquantaine de jeunes en voie de terminer leurs études secondaires se présentent aux auditions pour être admis en musique au Collège de Sherbrooke. La très grande majorité d'entre eux y sont admis. «L'an dernier, nous avons refusé deux demandes», précise la coordonnatrice. Non pas que les tests soient plus faciles qu'ailleurs, mais nous nous assurons que les jeunes soient bien informés des prérequis, ainsi ils n'ont pas de mauvaises surprises en passant les auditions.

Les tests se font en cinq étapes: examen de solfège, dictée musicale, examen théorique, audition instrumentale et entrevue avec les coordonnateurs du programme. Ceux-ci évaluent les futurs étudiants selon deux critères: «Il est nécessaire qu'ils sachent lire la musique et qu'ils aient une bonne oreille», explique la coordonnatrice. Mais nous n'admettons pas d'étudiants qui ne jouent qu'à l'oreille. Pour les étudiants qui ont du potentiel, mais qui ne sont pas à niveau sur le plan de la lecture, une session d'appoint est suggérée.

La formation

La formation en musique s'échelonne sur deux ans. L'étudiant peut opter pour un des cinq profils suivants: général, écriture, interprétation, jazz ou studio. Selon le cheminement choisi, il peut suivre des cours de technologie musicale, de conception et de réalisation sonore, d'improvisation, d'informatique musicale, de piano, de rythmique, d'accompagnement, ou se familiariser avec un instrument complémentaire. Pour tous les profils, trois cours communs sont obligatoires, soit la formation auditive, la littérature musicale et l'instrument principal.

Le département de musique du Collège de Sherbrooke a effectué une révision de programme et inaugure cette année les nouveaux cours «outils». «Nous avons conservé les cinq profils, mais ce qui

constitue la spécificité cette année, c'est que les cours outils donnent la chance à tous les étudiants de première année de toucher à tous les domaines afin de faire un choix de profil plus éclairé en deuxième année», explique Chantal Boulanger.

Un programme de formation musicale intégrée, communément appelée double DEC, est mis à la disposition des étudiants qui désirent perfectionner leurs connaissances musicales tout en s'ouvrant d'autres voies. Cette formule pédagogique permet de poursuivre des études musicales tout en s'inscrivant dans un programme préuniversitaire de sciences de la nature ou de sciences humaines.

Un encadrement sur mesure

Dans ce petit département où règne un vif esprit de convivialité, les 22 professeurs offrent un encadrement personnalisé aux jeunes. Un nouveau programme de tutorat a d'ailleurs été mis sur pied cette année afin de permettre aux élèves qui ont de la difficulté dans une matière de ne pas prendre de retard. «Nous tentons le plus possible d'être à l'affût des besoins des étudiants, qu'ils se dirigent vers le marché du travail ou vers l'obtention d'un baccalauréat.»

Le mandat premier du département est de donner une formation préuniversitaire, même si plusieurs jeunes se lancent directement dans une carrière musicale avec leur diplôme d'études collégiales (DEC).

Au Collège de Sherbrooke, la musique d'ensemble joue un rôle prépondérant dans la formation. En marge de l'harmonie musicale, qui regroupe la majorité des instruments, une multitude de groupes se sont formés. Stage band, combos jazz ou pop, ensemble à cordes, ensemble jazz, chorale classique ou jazz, duos, trios, quatuors, les possibilités sont infinies et la participation à des ensembles locaux est fortement encouragée comme activité parascolaire. «Il y a une très grande vitalité dans le milieu estrien et il est très intéressant de constater que plusieurs ensembles se forment en dehors de ceux qui sont déjà prévus dans les cours», souligne Chantal Boulanger.

Un tel dynamisme de la gent estudiantine oblige l'école à présenter une série de concerts. De plus, les infrastructures sont propres à les accueillir. Chaque année, un minimum de dix concerts sont présentés à la salle Durocher. Cette année, pour souligner son 30^e anniversaire, deux concerts de professeurs sont prévus pour la fin octobre. «La ville de Sherbrooke fête son bicentenaire cette année, alors nous avons profité de l'occasion pour présenter des concerts de professeurs, qui sont toujours bien appréciés dans la communauté estrienne.»

À chaque anniversaire, un bilan s'impose et de nouveaux défis sont mis de l'avant. Au département de musique du Collège de Sherbrooke, le nouveau programme fait la fierté de ses coordonnateurs. Pour eux, pas question de se contenter des acquis des 30 dernières années et tout est mis en œuvre afin d'offrir la meilleure formation possible aux jeunes musiciens qui, demain, feront leur fierté.

« Les stages coopératifs m'ont permis non seulement de confirmer mon choix de carrière, mais aussi de connaître les rouages de ma future profession. De plus, les rémunérations permettent de financer mes études. Mes expériences de travail me donnent un avantage concurrentiel et me laissent entrevoir une carrière pleine de promesses. »

André-Sébastien
Baccalauréat
en génie électrique



déjà plus loin

Un salaire pour étudier

- Le plus important régime coopératif de stages au Québec
- 27 millions\$ par année versés en salaires aux stagiaires
- Plusieurs programmes d'aide au financement des études

Un milieu de vie stimulant et accueillant

- Des campus offrant tous les services
- Un environnement naturel d'une beauté exceptionnelle
- Une vie urbaine et culturelle

Une approche pratique, humaine et innovatrice

- Des programmes axés sur la formation pratique
- Des liens étroits avec le monde du travail
- De l'enseignement par petits groupes de travail et des professeurs disponibles
- Des domaines de recherche parmi les plus novateurs



Programmes de baccalauréat

Adaptation scolaire et sociale*	Génie civil*
Administration des affaires*	Génie électrique*
Baccalauréat-maîtrise en économique*	Génie informatique*
Biochimie*	Génie mécanique*
Bio-Droit	Géographie*
Biologie*	Géographie physique*
Chimie*	Histoire
Communication, rédaction et multimédia*	Information et orientation professionnelles*
Droit	Informatique*
Droit-MBA*	Informatique de gestion*
Economique*	Kinésiologie*
Éducation musicale	Mathématiques*
Enseignement au préscolaire et au primaire	Médecine (M.D.)
Enseignement au secondaire	Multidisciplinaire
Enseignement de l'anglais langue seconde	Musique
Enseignement en éducation physique et à la santé	Pharmacologie
Enseignement professionnel	Philosophie
Études anglaises et interculturelles*	Physique*
Études littéraires et culturelles	Psychoéducation
Génie biotechnologique**	Psychologie
Génie chimique*	Sciences infirmières
	Service social
	Théologie

* régime coopératif
** programmes sous réserve de l'approbation des instances concernées



UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

www.USherbrooke.ca

1 800 267-UdeS

Culture

La caméra des autres

Bercés par l'heureuse certitude de ne jamais se revoir, les gens se confient aisément en avion. Alors, l'hiver dernier, ma voisine d'habitacle, fonçant plein Sud comme moi vers La Havane, y allait de récits échevelés. Elle était new-yorkaise et intello, anti-Bush, un peu artiste sur les bords. Après tout, une Américaine en voyage à Cuba fait un geste politique. Il lui faut passer par le Canada ou par le Mexique, braver un embargo national, flirter, en bout de course, avec la gauche.

La conversation roula évidemment autour des événements du 11 septembre 2001, survenus quelques mois plus tôt. Cette femme m'avoua s'être sentie, à la suite des attentats, et ce, pour la première fois de sa vie, totalement américaine, à l'unisson de son peuple traumatisé. Et elle m'avoua aussi avoir retrouvé son esprit critique après trois jours de deuil. Peu à peu, le raisonnement prit le relais de la première émotion, et tout lui sembla soudain moins simple qu'au début, moins blanc et noir. Les bons et les méchants se sont mis à valser de concert dans son esprit.

«Ca dure ce que ça dure, une onde de choc, constations-nous à bord de cet avion. Ensuite, survient le resac...» On se souvenait du cri collectif venu de la France et d'ailleurs ce jour-là: «Nous sommes tous Américains!» Il n'a pas résonné longtemps, ce cri, au fait. A mesure que les images des tours fracassées s'estompaient et que les politiques belliqueuses de Bush prenaient le devant de la scène, certains Américains sont devenus moins américains, c'est bien pour dire. Allez donc reprocher aux autres peuples de se dissocier d'un drame où les victimes sont parfois bourreaux...



Odile Tremblay

Depuis le premier jour, je me suis demandé ce que le cinéma allait tirer du 11 septembre 2001, ce qu'il ferait pousser sur ces ruines fumantes-là. Davantage de violence ou moins? Plus de solidarité ou l'inverse? A moins qu'un sentiment anti-américain ne monte à l'étranger pour faire contrepoids aux ardeurs partisans d'Hollywood? Le cinéma d'auteur, en tout cas, commence à montrer ses couleurs, à poser des questions, à accuser parfois.

Brave Michael Moore! Toujours seul à monter au front en son pays. A travers son percutant *Bowling For Columbine* (en salle depuis hier), voici que le bouillant personnage dénonce le nombre astronomique d'armes à feu en circulation aux États-Unis et conspue le bâillon placé par l'État devant la bouche des intellectuels américains depuis les attentats. Son documentaire est une vraie rareté à l'ombre de la star *splangled banner*. Il faut courir entendre gueuler cette voix libre.

Ailleurs, sur la planète cinéma, les réalisateurs

ont davantage les coudées franches qu'aux États-Unis. Qu'ont-ils à dire, au fait? Allons voir du côté du projet d'Alain Brigaud. Ce producteur français avait commandé à onze cinéastes en provenance des quatre coins du monde un court métrage de onze minutes et neuf secondes sur la tragédie. Or le collage final, intitulé comme il se doit *11/09/01*, est présenté au FCMM en fin de semaine. Le film n'a pas encore trouvé distributeur. Mieux vaut l'attraper au fil du festival. Sinon, le reverra-t-on de si tôt? Rien n'est moins sûr.

M'est avis, en tout cas, que ce *11/09/01* ne s'éternisera pas sur les écrans de nos voisins du Sud, s'il y a tant un jour, ou qu'il sera brûlé sur le bûcher par les commentateurs de CNN en tant qu'œuvre anti-américaine. C'est qu'ici, on est loin du cri primal: «Nous sommes tous Américains!»

Ils viennent de l'Égypte, d'Israël, du Burkina Faso, de la Yougoslavie, de l'Iran, du Japon, du Mexique, de l'Inde, de la France, de la Grande-Bretagne, des États-Unis. Ils s'appellent Youssef Chahine, Amos Gitai, Idrissa Ouedraogo, Danis Tanovic, Samira Makhmalbaf, Shohei Imamura, Alejandro Gonzales Inarritu, Claude Lelouch, Mira Nair, Ken Loach, Sean Penn. Plusieurs proviennent de pays marqués par la guerre ou le sida. Ils vivent leurs propres tragédies, leurs misères nationales, et le rappellent aux spectateurs.

Par-delà la valeur de chaque film, plusieurs de ces regards posés sur le 11 septembre situent les attentats comme une tragédie parmi d'autres. Un message lancinant émerge du lot: les États-Unis ne peuvent pas revendiquer le monopole de la souffrance et de l'horreur. Surtout après avoir participé à l'horreur et à la souffrance des autres. Ils ne crient pas vengeance, ces grands cinéastes d'un peu partout. Ils refusent simplement de sacrifier la mémoire des autres peuples sur l'autel de la tragédie américaine.

Souvenez-vous qu'un certain 11 septembre 1973, le gouvernement américain commandait le coup d'État militaire au Chili, rappelle en substance Ken Loach. Et la bombe atomique sur Hiroshima et le mirage de la guerre sainte au Japon, renchérit Imamura dans son allégorie sur l'homme-serpent. Quant à Amos Gitai et à Youssef Chahine, ils opposent, chacun de leur côté de la clôture, les attentats aux États-Unis et les conflits purulents du Moyen-Orient. Que signifient des tours en flammes pour les enfants d'un camp iranien de réfugiés afghans en attente de représailles américaines? L'incompréhension. La peur. Ailleurs, dans une Afrique noire ravagée par le sida, les attentats new-yorkais font imaginer à Ouedraogo la chasse burlesque de jeunes garçons poursuivant un clone de Ben Laden dans l'espoir de toucher une rançon pour nourrir et soigner les leurs, bien mal en point.

Si une conclusion se dessine au bout de l'exercice collectif *11/09/01*, c'est celle de l'impuissance des États-Unis à persuader le reste de l'humanité qu'ils sont le centre du monde. Tant d'autres drames ébranlent la boule, tant d'autres voix crient dans le désert, devant un Bush indifférent: «Et nous? Et nous?»

otremblay@ledevoir.ca

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE E 8

Geneviève Heistek gratte les cordes avec force alors qu'Eric Craven apporte une nervosité obsédante à l'ensemble. Ensuite, on apaise un peu le ton pour glisser vers des atmosphères plus subtiles. Des bruits métalliques grincent et permettent à différentes couches sonores de se jumeler à des improvisations plutôt mordantes. L'inspiration penche évidemment du côté des travaux de la chanteuse et musicienne tchèque Iva Bittova. Toutefois, Hangedup se démarque surtout grâce à un jeu qui rappelle davantage l'esprit du punk à ses débuts que les pirouettes cérébrales de la musique actuelle. *Automatic Spark Control* explose littéralement. L'une des plus belles surprises de l'automne. Chez les disquaires dès le 21 octobre.

D. C.

PUNK ROCK

AIMER LE MAL
Vulgaires Machins
(Indica/Outside)

L'album de la fin de l'enfance. Avec ce disque plus violent, les Vulgaires Machins règlent leurs comptes avec une société qui ne cesse de vouloir crever. Des titres comme *Un vote en moins*, *Triple meurtre et suicide raté* ou encore *Mourir au bout d'une corde* carburent à la désillusion, là où des pièces comme *Petit Patachon* ou *Pourri sale* offrent un ton plus cabotin. Les Machins montrent les dents, n'ont jamais semblé aussi pesants, sans renier que les mélodies vocales qui font que les pièces s'incrudent dans la tête. Franchement, la plus grande preuve de la maturité de la troupe de Granby vient moins du fait qu'elle sonne désormais aussi bien que n'importe quelle formation américaine, que de ce qu'elle n'hésite pas à explorer d'autres sonorités, d'autres tons, d'autres manières, comme sur *Saoul*. On pourra regretter que la formation emprunte fatalement la voie d'un son calqué sur celui d'un punk devenu industrie, mais il reste que ce disque n'a rien à envier à personne. Solide, abouti, un des très bons disques punk rock du moment au Québec. En concert, ce soir, dans un Spectrum que les Machins ne devraient pas avoir de difficulté à remplir une seconde fois.

B. L.

COUNTRY ROCK

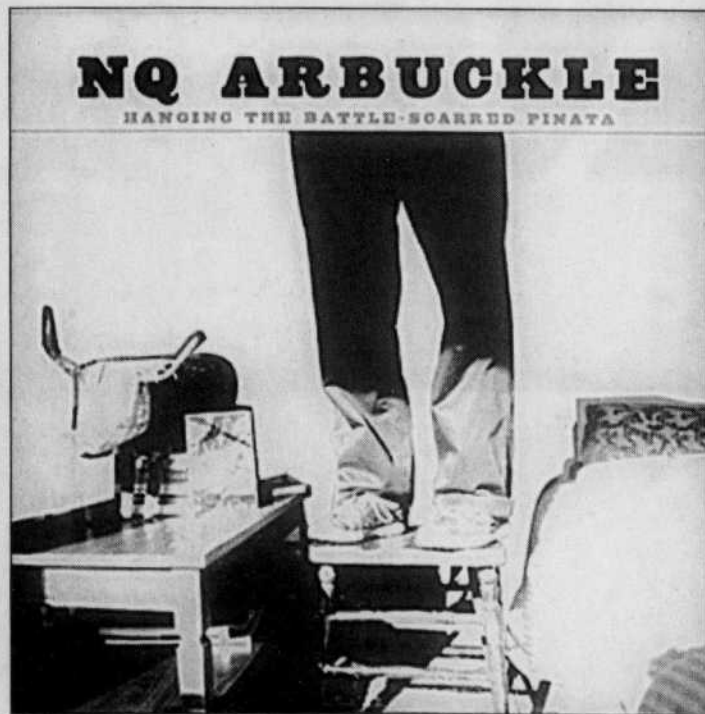
PLYWOOD 3/4
Plywood 3/4
(Indépendant/Local)

Un autre disque que ceux qui ne jurent que par Plume ne voudront avaler. Rock, country, sale juste aux bons endroits, le nouveau projet de Denis Placard (avec, justement, Placard) tombe dans un rock de cirque, d'orgue de barbarie et d'autres détours quelque peu arrosés. Cette musique relativement grasse sans être totalement vulgaire saura égayer vos partys de chalet, ceux qui s'accompagnent de quelques raquettes et d'une peau d'ours. Juste «planné» d'un bord, ce *Plywood 3/4* montre qu'il est préférable de le prendre un peu mal dégrossi, pour faire en sorte que quelques écharde puissent s'agripper à la peau. Peut-être pas la trouvaille du siècle, mais un disque rustique à souhait, parfait si l'on se sent prêt à participer à un rodéo.

B. L.

HANGING THE BATTLE-SCARRED PINATA

NQ Arbutckle
(Six Shooter Records)
Il en arrive des comme ça. Il arrive qu'en onfile des disques dans le lecteur, l'impression que des sons trop familiers nous arri-



vent à l'oreille, et puis paf! Ça nous rentre dedans. Pourtant, NQ Arbutckle, ce Canadien à son premier album, ne fait que gratter la guitare, une guitare harcelée toutefois par des atmosphères parfois glauques, plus swingantes à l'occasion, et par sa voix rauque, implacable entre celle, berçante, d'un sombre Springsteen ou encore celle d'un punk rocker aviné. Quand le monsieur hausse le ton quelque peu, ces mélodies portées par les cordes de la guitare continuent de triturer un au-jour-le-jour que d'autres avant lui ont pourtant tout fait assécher. Arbutckle montre que ces puits sont sans fond. Folk, teintes de blues et autres touches plus rock viennent montrer que l'humeur noire chez lui n'est pas qu'une posture qui ferait croire à l'imposture. Et des pièces comme *Punk rocker*, qui peut même faire penser aux Pogues, ou comme *Mixkin Dancehall Blues* et *Song for Kathleen O'Hara*, les trois premières du disque, en fait, nous font ce rare effet d'avoir déjà arpenté ces terres sans pourtant tout à fait s'y retrouver.

B. L.

DISQUES CLASSIQUES

GRAUPNER - MUSIQUE INSTRUMENTALE ET VOCALE, VOL. 1



Christoph Graupner; Cantate «Ach Gott und Herr» (Ah! Dieu et Seigneur); extraits de l'opéra *Dido, Königin von Carthago* (Dido, reine de Carthage); Concerto pour basseton, deux violons et basse continue en si bémol majeur, GWV 340; Concerto pour flûte à bec, alto et basse continue en fa majeur, GWV 323; Sonate pour clavecin et violon en sol mineur; Sonata a quattro en sol majeur; Ingrid Schmithüsen, soprano; Mathieu Lussier, basseton; Nathalie Michaud, flûte à bec; Olivier Brault et Hélène Plouffe, violon. Ensemble des Idées heureuses, direction artistique Geneviève Soly. Analekta fleur de lys FL 2 3162.

Après un premier disque inaugurant une intégrale de l'œuvre pour clavier de Christoph Graupner, voici le premier volume d'une autre intégrale annoncée, celle de musique vocale et instrumentale de ce compositeur quasi oublié. On connaissait bien quelques œuvres de ce contemporain de Bach, que le cantor tenait en haute estime, mais guère plus que des détails biographiques. Au détour d'une visite en bibliothèque, cherchant des manuscrits, Geneviève Soly est tombée sur une pile d'autographes de Graupner et est immédiatement devenue aussi amoureuse que convaincue que, pour une vraie fois, on pouvait parler de génie méconnu, voire oublié.

Passionaria du baroque, générale musicienne, elle a décidé de

faire partager sa nouvelle passion et de mettre au jour ces beautés dormantes pour combler un trou dans la trame de l'histoire. Son premier enregistrement au clavecin est remarquable; voici donc le pendant «orchestral».

Il s'avère tout aussi convaincant — sinon plus — que le précédent. Pour user de la formule, on pourrait dire que Graupner nage quelque part entre la science de Bach et la frivolité de Telemann. Bref, il n'est jamais ennuyeux ni stérile, au contraire. En plus, les interprètes, convaincus de leur mission et des merveilles de leur cause, nous font partager leur enthousiasme et on découvre avec un énorme bonheur de la musique baroque qu'il était grand temps de sortir des tiroirs (par opposition à d'autres qui devraient y rester).

L'interprétation est de haut vol. Ingrid Schmithüsen chante sa cantate comme un ange (pardon pour le cliché, mais vraiment on croit entendre la voix d'un ange tant le timbre est clair, la justesse irréprochable et le sens du style stupéfiant). Elle est cependant moins à l'aise dans les trois scènes retenues de l'opéra *Dido à Carthage*, sans pour autant montrer quelque gaucherie que ce soit. Il faut admettre que la musique n'est pas tout à fait du même niveau et qu'après l'illumination précédente, toujours se tenir

au même niveau doit être ardu. Les concertos sont fabuleux. Le bassoniste et la flûtiste se servent de l'épate électrique de la technique maîtrisée pour fonder dans le cœur de la musique. On ne demande pas toujours de la profondeur à un concerto virtuose; le rôle de l'interprète est alors de trouver la substance dans l'effet, de procurer le bonheur dans la joie du faire, le cantabile expressif et les pirouettes qui suscitent l'attention. Cela, Mathieu Lussier (basseton) et Nathalie Michaud (flûte à bec) l'ont compris. Comme, en plus, il y a «de la chair», ils savent s'en nourrir. On ose presque mettre ces œuvres au rang des meilleurs moments de Vivaldi ou de Bach, quoique dans un style différent, bien sûr.

Les autres pièces instrumentales sont du même niveau technique d'interprétation. Toujours stimulante, cette musique, au point où, comme il s'agit d'œuvres inconnues et non encore éditées, on fait totalement confiance aux interprètes pour leur juste de vue. Voilà un grand miracle quand on sait qu'on ne sait pas encore et qu'on apprend avec les meilleurs professeurs. J'entends par cela que ces artistes nous donnent le goût d'en entendre toujours plus et qu'on sent qu'on tient là une sorte d'étalon sur lequel se baseront nos expériences futures. A se procurer donc, avec fierté et sans crainte.

François Tousignant

Concerts de musique de chambre Allegria

22^e saison

hautbois Theodore Baskin
piano Dorothy Fieldman-Fraiberg
violon Martin Foster
alto Perni Paull
violoncelle Susan Green

Œuvres de Haydn, Nielsen, Martinu et Britten

jeudi 24 octobre, 20 heures

Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

CBC radio 300

130 CLASSICS AND BEYOND

Hydro Québec présente

Pro Musica, série Emerald

Salle Maisonnette, Place des Arts

Lundi, 28 octobre 2002, 20h.

L'ENSEMBLE SCHUBERT
piano, violon, alto, violoncelle

Programme
Quator en la mineur de Mahler,
Quator en fa mineur op.2 de Mendelssohn,
Quator en la majeur op.30 de Chausson

Billets
25\$, 20\$, 12\$, (taxes et redevance en sus)
en vente à la Place des Arts : 514 842-2112,
et au réseau Admission : 1 800 361-4595

Renseignements
Pro Musica : 514 845-0532

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
DELTA MONTREAL
Radio-Canada Chaîne culturelle FM
BANQUE NATIONALE

Théâtre Maisonnette
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112
et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245

Michel Rivard

avec Francis Coran et Mario Légaré

en spectacle intime

le 10, 11 et 12 octobre au Gesù

le 21 et 22 novembre au Théâtre Outremont

DEJA COMPLET !!

Billets en vente au pda du Théâtre Outremont,
sur le réseau Admission, au (514) 790-1245
et sur www.michelrivard.com

OUTREMONT

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec



ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
Boris et Alexander Brott,
chefs d'orchestre

Avec la vedette de renommée internationale
ANTON KUERTI, PIANISTE
Œuvres de Beethoven, Schoenberg et Brott



Le lundi 28 octobre,
20 heures
Salle Pollack
555, rue Sherbrooke Ouest

PROMOTION SPÉCIALE !!!
7 CONCERTS POUR 25%
DE MOINS QUE LE PRIX
RÉGULIER D'ABONNEMENT :
514 487-5190

Commanditaire du concert:

RBC
Marchés
des Capitaux

Pour en savoir plus et acheter des billets, visitez le site ocm-mco.org
ou appelez Orchestre de chambre McGill
(514) 487-5190 Salle Pollack (514) 398-4547